



**En ces bois
profonds**

En ces bois profonds

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**FRANÇOIS
LÉVESQUE**

EN CES BOIS PROFONDS



roman

TÊTE [PREMIÈRE]

Du même auteur

Matshi, l'esprit du lac. Jeunesse
Médiaspaul, 2008 — *prix Cécile-Gagnon*

Un automne écarlate. Roman
Alire, 2009

Les visages de la vengeance. Roman
Alire, 2010

L'esprit de la meute. Roman
Alire, 2011

Une mort comme rivière. Roman
Alire, 2012

Une maison de fumée. Roman
Alire, 2013 — *finaliste au prix Tenebris*

La noirceur. Roman
Alire, 2015

Crimes à la bibliothèque (nouvelle *Combustion lente*). Anthologie
Druide, 2015

En attendant Russell. Roman
Tête première, 2015

Neiges rouges. Roman
Alire, 2017 (à paraître)

**FRANÇOIS
LÉVESQUE**

EN CES BOIS PROFONDS

roman

TÊTE[PREMIÈRE]

EN CES BOIS PROFONDS

a été publié sous la direction de Marie Lamarre

Conception graphique de la couverture: Valérie Picard

Conception graphique: Marie Blanchard & Maïa Pons

Mise en page: Marie Blanchard

Révision linguistique: Andrée Laprise

Correction d'épreuves: Jenny-Valérie Roussy

Conversion numérique: Maryse Bédard

© François Lévesque et Tête première, 2017

ISBN papier: 978-2-924207-72-7

ePDF: 978-2-924207-73-4

ePub: 978-2-924207-74-1

Dépôt légal — 2^e trimestre 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres
— Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Avant-propos

Au début de ma carrière est paru un court roman intitulé *Matshi, l'esprit du lac*. Ce roman jeunesse, le seul du genre que j'aie écrit par ailleurs, a obtenu le prix Cécile-Gagnon l'année de sa publication. J'en ai été très fier. Je le suis toujours.

Cependant, il s'agissait à l'origine d'un roman pour adulte, mais à mi-parcours, je l'ai transformé considérablement, curieux que j'étais d'explorer un univers merveilleux, ma foi, assez éloigné des régions tortueuses que je fréquente habituellement. Depuis lors, le récit premier n'a cessé de me hanter comme un spectre persistant. Permettez que j'évoque ici l'une de mes images favorites tirées de l'univers de Stephen King: cette histoire non écrite est devenue, dans mon esprit, comme ces vampires dans le roman *Salem* qui, la nuit venue, viennent gratter à la fenêtre de leurs êtres chers.

Sans trop savoir ce que j'allais laisser entrer, j'ai finalement décidé d'ouvrir la fenêtre.

Sans trop savoir ce que j'allais laisser entrer, j'ai finalement décidé d'ouvrir la fenêtre.

*À la mémoire de Jeanne Gélinas,
pour qui l'étrangeté était une qualité.*

«Cette nuit-là, qu'elle soit stérile, qu'elle ignore les cris de joie! Que la maudissent ceux qui maudissent les jours et sont prêts à réveiller Léviathan! Que se voilent les étoiles de son aube, qu'elle attende en vain la lumière et ne voie point s'ouvrir les paupières de l'aurore! Car elle n'a pas fermé sur moi la porte du ventre, pour cacher à mes yeux la souffrance.»

Livre de Job

Les lacs peuvent penser.

Proverbe autochtone

Prologue

Sous l'épaisse chape de brume matinale, le lac paraît calme. Une lumière mauve colore encore la ligne d'horizon qui sera bientôt contaminée par des tons orangés.

Mais pas tout de suite...

Pour l'heure, le spectre de la nuit s'accroche encore au jour naissant.

Pour l'heure, le froid tente encore d'entraîner le chaud toujours plus bas.

Vers quoi?

La question me taraude alors que je m'avance jusqu'au bout du quai: vers quoi?

Après une hésitation, je détache mon regard du paysage vaporeux. Je suis aux aguets; mon instinct m'invite à la prudence. Pourtant doux, le panorama recèle une menace...

Tapi sous la brume, tapi sous l'eau dormante... quelque chose...

Quelque chose d'enfoui.

Curieuse néanmoins, je m'accroupis un instant, rien qu'un instant. Le temps de balayer d'une main la fine pellicule d'ombre qui flotte au-dessus de l'eau, tout au bout du quai.

C'est là, tout au bout du quai, que je comprends. Je comprends ce sentiment de danger qui m'habitait, auparavant, mais qui vient de me désertier, à l'instant.

Car à ce moment, à ce moment précis, je n'éprouve plus ni peur, ni effroi.

Penchée au-dessus des eaux noires, je contemple une horreur sans âge.

Je contemple mon propre visage.

Tapi sous la brume, tapi sous l'eau dormante... quelque chose...

Quelque chose en moi.

«Tout ce qu'il est possible d'imaginer peut exister.»

Les machines à désir infernales du docteur Hoffman

Angela Carter

Chapitre 1

Les hommes du couloir

Je me suis réveillée en sursaut. Comme hier, et le jour d'avant, et le jour précédent.

En proie au rêve récurrent qui hante mes nuits depuis des lustres, depuis toute petite, j'essayais de crier, puis je suffoquais, puis je me réveillais; me suis réveillée.

Dans cet ordre.

Un rai de lumière dessinait une ligne claire sur le plancher jonché de mes vêtements de la veille.

Une lumière blafarde du milieu du mois d'août, annonciatrice de l'automne.

Blanche, désespérément blanche, la pièce exiguë qui me servait de chambre était le théâtre de la même détresse chaque matin ou presque.

Et chaque matin ou presque, j'essayais de me souvenir.

De me souvenir du songe; d'en retenir des images. En retenir quelques-unes...

Ou n'en retenir qu'une.

La retenir, celle-là, cette image, avant qu'elle ne s'en retourne avec les autres dans l'abîme de mon subconscient.

Jusqu'à la nuit suivante où elle en émergerait de nouveau, furieuse, impitoyable, toutes les autres lui faisant cortège, furieuses et impitoyables également.

Obsédantes.

Mais jamais je n'y parvenais.

J'avais beau me dépêcher d'étirer le bras pour attraper le carnet – mon journal – que je posais sur ma table de chevet chaque soir en me couchant, c'était inutile.

C'était futile.

Je fixais la page blanche, le stylo à la main, et j'attendais. En vain.

Puis je gribouillais une suite de mots à l'encre bleue.

Écrire, tout écrire...

Le rai de lumière blafarde et la ligne claire dessinée sur le plancher...

La blancheur désespérante de ma chambre...

Et mon incapacité à me souvenir du songe...

Dès lors que j'ouvrais l'œil, le cauchemar (en était-ce bien un?) se dissipait; mystère évanescent.

Je vivais ce moment, c'était immanquable, avec un mélange de soulagement et de frustration: le soulagement d'avoir échappé à je ne savais quel sort funeste... et la frustration de ne pas savoir à quoi.

À quoi?

En sortant de ma chambre, j'ai entendu un bruit étouffé en provenance de celle de ma mère, située de l'autre côté du couloir.

De l'autre côté du monde.

La porte s'est entrouverte, et j'ai instinctivement fait un pas en arrière en refermant ma propre porte.

Cela se produisait presque chaque matin. Et chaque matin ou presque, je tendais l'oreille, appuyée contre ma porte, et j'écoutais. J'écoutais l'homme du moment qui quittait la chambre de ma mère à pas feutrés. Il s'éloignait... puis, lorsque, enfin, j'entendais la porte d'entrée se refermer, je sortais.

Or ce matin-là, j'ignore pourquoi, je ne me suis pas appuyée contre ma porte pour écouter. Je l'ai rouverte en douce, ne laissant qu'un étroit entrebâillement.

La curiosité, la lassitude, aussi.

Dans le corridor, je suis tombée face à un homme, l'homme du moment. Ce n'était pas le premier que j'entendais sortir de la chambre de ma mère. J'en avais entendu passer plus d'un; tous, en fait.

Serveuse dans un bar de danseuses du centre-ville, Isabelle-Marie Valois astiquait elle-même la pole à l'occasion, mais probablement moins qu'autrefois, quand moi je n'étais qu'une gamine et que je ne comprenais pas.

Que je ne comprenais pas que ma mère n'était ni vraiment danseuse, ni vraiment serveuse, et que l'une et l'autre activité visaient surtout à la mettre en vitrine; les «extras», tout ça.

C'était un élève, en deuxième année du primaire, qui m'avait sans le vouloir permis d'y voir clair.

Ma mère était plus jeune que les autres mères. Et elle était très belle. Et quand elle m'accompagnait jusqu'à l'école, les autres enfants, les petits garçons surtout, eh bien, ils la regardaient.

Très belle... Belle au point d'avoir gardé toute la beauté pour elle sans rien me laisser à moi.

Car moi, on ne me regardait pas. Du moins, pas comme elle.

Pas comme ça.

Et cet élève-là, donc, cet élève-là m'avait dit un jour que ma mère était très belle, et que parce qu'elle était si belle, elle ne devait pas être vraiment serveuse. Elle devait plutôt être danseuse. Pas une danseuse de ballet. Une danseuse «cochonne» – il avait utilisé ce mot-là.

Et les danseuses cochonnes, elles ne faisaient pas juste danser pour les clients.

Elles se laissaient tripoter et elles les tripotaient en retour, et après que les clients eurent payé un extra, ils «faisaient du sexe» – il avait utilisé cette expression-là.

Il croyait m'embêter, mais il m'avait rendu service, car après cela, je m'étais mise à surveiller attentivement les comportements de ma mère et à décrypter tout ce qu'elle disait par rapport à son travail.

Et j'avais compris que c'était vrai.

Son vrai gagne-pain, ce avec quoi elle paie le loyer et l'épicerie et le téléphone, elle le pratique dans les recoins tamisés du bar où je n'ai pas le droit d'aller et, après la fermeture du bar, ici.

Ici, oui.

Ça ne m'enchant pas, mais je ne m'en formalise plus.

Ni vraiment danseuse, ni vraiment serveuse...

Un extra, avec ça, Isabelle-Marie?

Ces hommes du moment, comme celui qui me faisait face dans le couloir, c'étaient «les amis de maman», formule de mon cru à laquelle je me raccrochais, enfant de deuxième année du primaire et après, advenant que je me réveille à un moment inopportun.

Le visiteur a paru surpris de me trouver là, puis vaguement mal à l'aise. Sa posture le dénotait. Quoique dans la pénombre du couloir, je ne suis pas arrivée à voir son visage.

Sans mot dire, il s'en est allé.

Je n'ai pas bougé, puis, je l'ai entendu quitter l'appartement. À pas feutrés; entendre la porte d'entrée se refermer.

Spontanément, je me suis avancée et j'ai poussé celle de la chambre de ma mère.

Elle était assise dans son lit, une cigarette au bec. L'édredon était remonté sur elle jusqu'aux hanches. Seul le drap couvrait sa poitrine.

On pouvait voir ses mamelons pointer sous le textile élimé. Mes seins ne seraient jamais aussi gros que les siens. Je ne comptais pas les faire refaire pour autant. À quoi bon? Plutôt que d'être juste une laideronne, je serais alors une laideronne à gros seins.

La pièce embaumait l'éthyle: l'odeur de l'alcoolisme ordinaire. Difficile, la vie de bar. «Ça te maganne sa femme si tu fais pas attention», comme s'était déjà plu à le dire ma mère. Elle lançait ça à la légère, autrefois. Maintenant qu'elle devait sentir que c'était vrai, que ça lui arrivait, elle déchantait. Et elle se taisait.

Je n'aimais pas venir dans sa chambre, mais j'y venais pourtant, presque chaque matin; chaque matin que j'entendais partir un ami du moment.

Fascination morbide: ce devait être ça.

Hormis l'odeur d'alcool, la pièce empestait le tabac. À l'origine peints en blanc, comme ceux de ma chambre, les murs étaient ici beiges. Un beige sale, jaunasse.

Coulisses de nicotine et fumée incrustée: ma mère n'avait pas le tabagisme délicat, à l'instar de son alcoolisme.

Mais malgré cela, malgré tout, je suis entrée.

Contrairement à l'homme à l'instant, Isabelle-Marie n'a paru ni surprise, ni mal à l'aise de me trouver là.

«Fais-moi couler un café, veux-tu ma chouette?» m'a-t-elle enjoint.

J'ai refermé la porte, gagné la cuisine, mis le café à couler, puis je me suis dirigée vers la salle de bain.

Je ne m'y éternisais guère, le matin.

Gestion de la serviette hygiénique, douche...

Je ne me regardais jamais la semaine où ma Sainte-Vierge pleurerait du sang. Non que j'aie éprouvé quelque sentiment de honte ou d'embarras.

J'appelle mon sexe ma «Sainte-Vierge», mais ça ne trahit aucune croyance catholique particulière de ma part. C'est ma mère qui est à blâmer. Ma mère et l'éducation bizarre qu'elle a reçue autrefois, avant moi; avant les morts et les manchettes.

Elle appelait ça comme ça, parfois, quand elle me donnait mon bain, toute petite. Elle appelait ça notre «Sainte-Vierge», et ça m'est resté; surnom régnant.

C'est tellement saugrenu, comme image. Ou plutôt, étriqué. En réalité, c'est probablement la mère de ma mère qui est à blâmer.

En même temps, cette image, cette Marie aux larmes menstruelles, ça évoque l'iconographie catholique latine, très sanguinolente. J'ai déjà vu un reportage là-dessus, et j'ai lu aussi, sur ça, et sur bien d'autres choses...

Oh et elle en avait du chagrin, ce matin-là, ma rouge pleureuse! Mon flux était très abondant; je le sentais couler le long de mes cuisses, épais, filandreux.

Je le sentais mais ne le regardais pas, car en baissant les yeux, j'aurais alors couru le risque d'apercevoir le bout de mon pied droit, palmé entre le gros orteil et le suivant.

Ce n'était pas grand-chose; une malformation peu apparente.

Mais moi je la savais là.

Laide.

Laide comme moi.

Après m'être lavée puis séchée, j'ai avalé non pas mon pain mais mon cachet quotidien: la première de deux pilules qui m'empêchaient de danser avec le Diable.

Anticonvulsivant, matin et soir; un médicament qui m'évite cette agitation malvenue, frénétique, qui s'est manifestée pour la première fois il y a presque six ans, lorsque j'en avais onze.

Épilepsie.

Électroencéphalogrammes, résonance magnétique – comme j'ai haï être enfermée dans ce tube géant, yeux clos.

Comme dans un cercueil.

Aucune lésion au cerveau.

Le neurologue avait conclu que c'était lié à la puberté, une forme relativement courante d'épilepsie susceptible de disparaître de manière aussi spontanée qu'elle s'était déclarée.

«Danser avec le Diable»: ça, c'est de moi, et non d'Isabelle-Marie.

Je me rappelle cette première crise – enfin je crois que c'était la première – un soir que ma mère était en congé. Sa seule soirée de congé.

J'étais dans ma chambre et je lisais... des mots qui s'étaient mis à... à vibrer sur la page. Autour de moi, tout avait commencé à tanguer. De peine et de misère, je m'étais levée et j'étais allée trouver ma mère au salon.

Elle regardait la télévision et avait mis un moment à s'apercevoir de ma présence.

Et moi j'essayais de parler sans y arriver.

Ma bouche restait entrouverte sans qu'un son la franchisse.

Puis elle m'avait vue, puis tout avait cessé de tanguer.

L'univers avait disparu.

J'avais repris conscience à l'hôpital. Mes muscles étaient endoloris. Tous mes muscles, y compris certains dont j'ignorais jusque-là l'existence.

Assise dans un coin de la chambre, ma mère arborait une expression préoccupée et des yeux rougis.

Quelle heure pouvait-il être? m'étais-je demandée.

On était le lendemain... Elle allait être en retard au travail. Son patron allait la renvoyer... Oui, elle me dirait tout ça dès qu'elle se rendrait compte que j'étais réveillée, avais-je anticipé.

Ou elle ne me le dirait pas, mais me le ferait comprendre avec force regards et silences accusateurs, ce qui ressemblait davantage à ses méthodes passives-agressives.

La passivité de façade; ce côté gentil complètement feint.

Faux, aussi faux que l'étaient ses seins.

L'agressivité sous-jacente, qui couvait...

Habile, Isabelle-Marie ne la laissait jamais paraître, mais le ressentiment était là, vrai.

Ma mère venait de s'approcher du lit lorsqu'une infirmière était entrée dans la chambre. Elle avait alors demandé à ma mère si j'avais eu du «petit mal» ou du «grand mal».

Isabelle-Marie s'était mise à bafouiller puis à pleurer: un numéro fort convaincant de mère modèle, éprouvée mais vaillante.

Il va sans dire que je ne m'étais guère intéressée à son manège. Petit mal, grand mal: voilà qui était intrigant. Mais j'étais tellement confuse et fatiguée que je m'étais rendormie.

Ce n'était qu'une fois de retour à l'appartement, le lendemain, que j'avais fait des recherches sur Internet.

Les expressions utilisées par l'infirmière provenaient d'un autre temps. Une époque durant laquelle on croyait les épileptiques possédés par Satan. Le «grand mal» désignait en l'occurrence les convulsions et le «petit mal», ces absences mentales, un peu comme celle que j'avais vécue, seule dans ma chambre.

Informations qu'avait confirmées et bonifiées le neurologue lorsque j'avais obtenu un rendez-vous un mois plus tard.

Entre mon hospitalisation et ce rendez-vous, j'aurais pu mourir, car j'avais «dansé avec le Diable» deux autres fois. Convulsions, grand mal: la totale.

J'aurais pu mourir, oui, car dans cet intervalle, j'aurais pu m'étouffer avec ma langue; avec l'écume qui sortait de ma bouche...

J'aurais pu m'évanouir sous la douche et me noyer dans deux centimètres d'eau.

J'aurais pu «m'absenter de moi-même», faire un pas de trop et tomber sur la voie électrifiée du métro.

J'aurais pu être prise de ce malaise paralysant dans la cage d'escalier de l'école, passer par-dessus la rambarde, puis me fracasser le crâne à l'atterrissage...

J'aurais pu mourir, à plusieurs reprises, de maintes façons.

J'aurais pu, oui.

Mais rien de cela ne s'est produit.

Je soupçonne ma mère de l'avoir regretté: sa vie aurait été tellement simplifiée.

Sans moi, elle aurait eu une jeunesse.

Sans moi, elle aurait fait d'autres choix.

Sans moi...

Elle prétend m'aimer, mais je sais que c'est faux – comme sa gentillesse, comme ses seins.

Mensonges.

Bébé, ou très, très jeune, elle ne faisait pas que me donner mon bain: elle me berçait. Oui... Oui, elle m'avait bercée.

Elle m'avait serrée dans ses bras, et je m'étais blottie contre elle; contre sa poitrine encore naturelle.

À l'époque, l'odeur de l'alcool ne me dérangeait pas. Ni celle du tabac. Je crois au contraire que je les trouvais rassurantes. Oui, si je ferme les yeux et que j'y repense, que je me revois, là, le visage enfoncé dans son giron, je ressens des émotions plaisantes: calme, sérénité...

Elle aimait me raconter des histoires, à l'époque, l'époque du giron et des odeurs rassurantes. Elle m'en avait raconté, des histoires...

Elle m'avait raconté comment j'étais née.

Elle m'a raconté comment, une nuit, une nuit sans lune, elle était allée se baigner dans le lac en face de la maison de son enfance. Comment l'eau était tiède et douce. Et comment en se laissant flotter, elle s'était dit qu'elle aimerait être maman. Une meilleure maman que la sienne.

Qu'elle s'occuperait mieux de son enfant.

Qu'elle l'aimerait.

Elle y était parvenue, brièvement.

Malgré la police, les journalistes et avec eux, les manchettes.

Juste avant moi. Juste avant ma naissance: police, journalistes, manchettes.

Le visage enfoncé dans son giron, brièvement...

Mais ça n'avait pas duré: l'amour, le meilleur.

Elle n'avait pas tenu sa promesse. Elle ne tenait jamais ses promesses, Isabelle-Marie.

Elle m'avait dit:

«Je pourrais demander de changer de *shift* pour avoir mon vendredi soir, pour qu'on aille au cinéma; je sais pas... Passer plus de temps ensemble? T'es en train de devenir une femme et j'ai l'impression de manquer ça.»

Sauf que le quart de travail du vendredi soir était le plus payant, et ma mère était la «serveuse» la plus rentable.

Elle m'avait aussi dit:

«Je vais arrêter de boire, ma chouette.»

Inutile d'élaborer sur cette promesse-là.

Y croyait-elle en la formulant? Probablement. Et probablement aussi était-elle convaincue d'avoir ce qu'il fallait pour être une bonne, une meilleure, maman.

Ce n'était pas d'hier, qu'elle nous berçait d'illusions, elle et moi. Elle fuyait: sa vie se résumait à cela.

Dans l'alcool...

Dans ses promesses non tenues...

Dans sa manière de ne plus me regarder...

Sa vie comme une fugue, avec moi pour l'entraver.

Moi...

Et elle... Elle qui fuyait.

Et elle était parvenue à se sauver, Isabelle-Marie, une fois. Cette fois-là. Elle avait dix-sept ans lors de la descente de police et venait d'atteindre sa majorité au moment d'accoucher.

Déjà relocalisée loin de sa forêt, de son village, de sa région, elle avait décidé de me garder.

Une belle fille sans éducation de plus dans la grand' ville...

Une autre belle serveuse encouragée à devenir danseuse, pour finir ni vraiment l'une, ni vraiment l'autre.

Fatiguée, blasée, ma mère.

Prématurément vieillie, à l'intérieur.

Par cette vie, justement, cette vie que ma présence avait alourdie.

Tandis que si je mourais...

Si j'étais morte...

Moi, le poids, l'enfant du lac.

Moi, la laide, l'affligée du grand mal.

C'est pour cela qu'elle n'avait jamais pu m'aimer. Elle avait essayé... prouvant ce faisant que ça ne lui venait pas naturellement.

Semblant. Elle avait toujours fait semblant.

Longtemps, au temps du giron, je ne m'en apercevais pas. Trop petite, trop bête.

Trop désireuse d'y croire.

Puis je m'étais mise à comprendre, à voir.

Je pense que c'est l'épilepsie qui m'a ouvert les yeux, ou enfin qui m'a forcée à les garder ouverts.

J'avoue que j'ai d'abord éprouvé de la contrariété à être ainsi condamnée à perdre le contrôle de mon propre corps, de mon propre système nerveux. Le plus ironique, c'est que maintenant, je ne voudrais pas être autrement. L'épilepsie m'a changée. Pas psychologiquement: physiquement et... et psychiquement.

Depuis les premières crises, et je n'en ai plus refait, on dirait que mes sens sont plus aiguisés.

Je vois et j'entends davantage de choses.

Je décrypte mieux les gens; Isabelle-Marie, surtout.

Les autres ne peuvent plus rien me dissimuler.

Parce que je vois.

Parce que j'entends.

Davantage.

Tout.

Avant de m'habiller, j'ai réécrit dans mon journal; ce carnet dans lequel je tente entre autres, et en toute futilité, de décrire les visions qui me hantent la nuit.

C'est désuet, je le sais. Écrire comme je le fais. Et je sais aussi que j'ai une manière de m'exprimer – de parler, d'écrire – qui ne

correspond pas à mon âge.

Je lis beaucoup, comme je l'ai écrit.

Depuis toujours, depuis toute petite, ça aussi.

Même de la poésie. J'ai commencé avec des poètes d'ici, à l'école. Les autres élèves avaient l'air découragés avant même d'avoir lu un mot.

J'ai commencé par Anne Hébert, car son nom m'était familier. J'ai choisi *Les grandes fontaines*: «*N'allons pas en ces bois profonds / À cause des grandes fontaines / Qui dorment au fond.*»

J'ai aimé, alors j'ai continué.

Et maintenant, Tennyson – *La dame de Shalott*: «*Quatre murs gris, et quatre tours grises / Dominent un espace de fleurs / Et l'île silencieuse renferme / La Dame de Shalott...*»

Celui-là est à ce jour mon favori; il s'en dégage une fatalité qui me touche.

Je m'instruis surtout par moi-même; l'école et sa faune m'indiffèrent.

Je cherche les mots nouveaux puis je m'applique à les employer.

À l'école primaire – deuxième, troisième année environ –, ça m'a amené tout un lot d'ennuis. Mots contre maux. Des mots d'ennui, tiens. Je suis devenue «la *weirdo*», «la *fucked-up*», «la bizarre». Puis, en toute logique, «la folle».

Comme elle.

Comme ma grand-mère.

Mais c'est derrière moi, tout ça.

C'est passé.

Je suis à présent au-dessus de ça.

À présent, je ne parle plus à quiconque, à l'école. Et c'est très facile, bien plus qu'on pourrait se l'imaginer.

Les professeurs sont tellement occupés à être débordés...

Les élèves sont tellement occupés à être infatués...

«Infatué», qui signifie avoir une trop haute opinion de soi-même, constitue un bon exemple de mot trouvé puis utilisé. Un bon exemple de mot qui m'aurait attiré les railleries (raillerie: moquerie) des autres.

Alors je me tais.

Je me tais depuis longtemps.

Et je n'en écris que davantage, comme maintenant.

Je suis une vieille âme, m'a un jour déclaré une enseignante.

J'ai acquiescé sans rien répondre, puis je suis partie: la cloche avait sonné.

Elle en était déçue, l'enseignante, je l'ai vu. Comme si elle espérait que j'échange avec elle.

Mais ce n'était pas possible.

Ce ne l'était pas.

Ce ne l'est plus.

Alors j'écris.

Quand je ne le laisse pas à côté de mon lit, je garde mon journal dans ma poche de jeans. Un simple petit carnet souple entre les pages duquel repose en permanence un stylo à encre bleue.

J'y consigne tout et rien: le cauchemar dont je ne me souviens pas, mes douches à l'aveuglette, le débit de mes menstruations, mon pied palmé, le défilé des clients, ou plutôt des «amis», de ma mère...

Ses amis...

Je garde un couteau entre mon matelas et mon sommier, au cas.

Lorsque je suis reparue dans la chambre d'Isabelle-Marie, une tasse de café fumant à la main, je l'ai trouvée assise un peu plus raide dans son lit.

Elle était au téléphone.

L'air anxieux, elle a reposé l'appareil sur sa table de chevet.

«Fais ta valise», m'a-t-elle dit.

Chapitre 2

Les neuf pendus

Dès que nous avons pris place dans la voiture, j'ai enfilé mes écouteurs et les ai branchés à mon téléphone.

Ma mère avait insisté pour que j'en ai un. Elle avait droit à deux appareils avec son forfait. Ça pouvait dépanner, qu'elle disait. Si j'avais un problème et tout ça.

Mais je n'en avais jamais, ni de «tout ça», ni de problème.

Si je n'étais pas à l'appartement, j'étais à l'école. Ou à la bibliothèque de notre arrondissement.

Je n'utilisais mon téléphone que pour des recherches sur Internet; des mots, des significations. Des informations.

Je n'y avais téléchargé aucune musique, mais cela, Isabelle-Marie ne le savait pas.

Écouteurs vissés dans les oreilles, des sons ambiants étouffés, une mère qui avait renoncé à faire semblant de s'intéresser...

Oh, elle se plaquait parfois une mine triste sur le visage, son visage si horriblement beau, comme en cette occasion-là d'ailleurs, mais c'était du jeu; c'était du mauvais théâtre. De vulgaires masques: Jean qui rit, Jean qui pleure. Sauf que ce n'était pas Jean, mais Isabelle-Marie, je l'avais compris.

Je le savais, désormais.

Parce que désormais, je n'étais pas qu'au-dessus de «ça»: j'étais au-dessus d'elle aussi.

Nous avons mis presque trois quarts d'heure à sortir de Montréal.

J'allais enfin découvrir «le pays de ma conception», lieu honni de

ma mère.

J'allais découvrir Rivière-aux-Hiboux, village où Isabelle-Marie avait juré de ne jamais remettre les pieds. Pas le village comme tel, mais le lac où elle avait grandi, non loin de là.

Le lac Misiginebig, qui signifie «Grand Serpent».

Le lac du Grand Serpent.

À la bibliothèque, j'avais mis la main sur un vieux recueil de données historiques et culturelles autochtones. S'y trouvaient recensés différents lieux avec leurs noms premiers et la signification de chacun.

Certains lacs et rivières avaient inspiré des légendes.

Le lac Misiginebig n'avait, quant à lui, inspiré que terreur.

On l'évitait.

On disait que jadis, une flotte iroquoise l'avait traversé en canot afin de surprendre un village cri qui se trouvait à l'emplacement actuel de Rivière-aux-Hiboux.

Mal leur en avait pris.

Outré qu'on ose fouler son sanctuaire, le Serpent géant qui dormait au fond du lac s'était réveillé et, dans sa fureur, avait soulevé les eaux.

Les canots s'étaient renversés et le Serpent géant avait avalé tous les Iroquois avant même qu'ils se noient.

Témoin de la scène, un Cri avait rapporté la nouvelle aux siens. Poussés par la curiosité, plusieurs hommes du village avaient accouru au lac, qu'ils craignaient pourtant.

On ne les avait jamais revus, eux non plus.

Et depuis, on se tenait loin du lac Misiginebig.

L'endroit avait par ailleurs été le théâtre d'au moins deux événements insolites documentés.

Il y avait d'abord eu, en 1910, cet infortuné trappeur: Horace Mitchell. Avec son compagnon Euclide Tremblay, il se rendait à Rivière-aux-Hiboux dans le but d'y vendre des peaux.

Parvenu au centre du lac, sa raquette se serait accrochée dans une lame de neige durcie, l'immobilisant temporairement. Euclide avait pris un peu d'avance et, lorsqu'il s'était retourné, il avait vu la neige

«exploser sous les pieds d’Horace» – ses mots – comme si «un géant caché sous la glace avait frappé celle-ci de son poing».

Pétrifié, Euclide avait attendu que la neige et les éclats de glace retombent.

Là où se tenait son compagnon l’instant d’avant, il n’y avait plus qu’un trou d’eau noire. En entendant le bruit de la glace qui se fissurait, Euclide avait couru jusqu’à l’autre rive.

Le survivant ne tenait pas, comme moi, de journal, mais il avait raconté sa mésaventure au curé de Rivière-aux-Hiboux, qui lui l’avait consignée dans le sien.

On trouve l’extrait dans *Témoins de la colonisation – une histoire orale et écrite*, le vieux recueil en question, un ouvrage colligé par une certaine Solange Beaudry.

L’auteure y précise qu’il s’agissait plus certainement d’embâcles qui, poussés les uns contre les autres par des courants marins opposés, avaient éclaté; un phénomène naturel.

Il n’empêche...

Il y avait ensuite eu, en 1953, l’écrasement de l’avion du directeur d’une des nombreuses mines de la région. Cet épisode-là s’était produit en plein été.

Le ciel était dégagé et il ne ventait pas.

Une fois l’appareil de quatre places arrivé au-dessus du lac Misiginebig, les instruments de navigation se seraient emballés et le pilote aurait perdu le contrôle, ne le retrouvant qu’*in extremis* (*in extremis*: au dernier moment).

Plutôt que de s’abîmer dans les flots, l’appareil avait fini sa course à vol plané dans les arbres, près de la rive. Les trois passagers avaient péri.

Seul survivant, le pilote avait juré avoir vu un tourbillon se former au centre du lac, et une colonne d’eau en sortir en ondulant.

Le pilote avait-il dit vrai ou n’était-il pas plutôt en proie à un violent choc nerveux?

Le tourbillon n’était en soi pas extraordinaire et validait la thèse de courants opposés s’entrechoquant au centre du lac.

Quant à la «colonne d’eau», peut-être le pilote avait-il été victime, dans la panique, d’une illusion d’optique?

En s'y réfléchissant, le soleil pouvait dessiner maints tableaux en relief sur la surface miroitante, supputait madame Beaudry.

Il n'empêche.

—

Viaducs, échangeurs, puis autoroute...

Longtemps, l'autoroute... Bien après les magasins grande surface et les centres commerciaux et les multiplexes et les panneaux d'affichage géants.

Passé tout cela.

Depuis le siège du passager, j'ai regardé défiler le panorama de plus en plus dénudé.

Par endroits, une route secondaire parallèle à l'autoroute ouvrait sur des fermes, rares, ou des bungalows, épars.

Qu'il devait être déprimant d'habiter ainsi ni dans la civilisation, ni en retrait de celle-ci. Entre ruralité et urbanité... entre deux mondes, entre-deux morne.

N'était-ce pas cela que les cathos comme ma grand-mère appelaient le Purgatoire?

Ma mère a allumé la radio, interrompant le fil de mes pensées.

Isabelle-Marie, elle, ne voulait sans doute pas penser.

«pendue aux abords du lac Misiginebig. On se souviendra qu'il y a dix-huit ans, dix personnes avaient perdu la vie...»

Elle l'a éteinte aussitôt puis a crispé ses mains sur le volant.

De part et d'autre, la végétation domestiquée s'est muée en champs en friche, en boisés puis en forêts.

À mi-chemin, nous nous sommes arrêtées dans une halte routière. Pendant que ma mère fumait à la chaîne deux cigarettes, je suis allée au petit coin.

La toilette des dames était à la limite de l'insalubrité, mais ma vessie était pleine, et ma serviette aussi.

Ma mère et moi n'étions pas synchronisées; ne l'étions plus. Durant mes premières années de règles, mon cycle s'était accordé à celui d'Isabelle-Marie. Puis, le mien s'était dissocié du sien.

Une source de sang jaillissait, une autre se tarissait.

À quand cela remontait-il? C'était relativement récent...

Mes dernières avaient débuté la nuit précédente. Elles étaient abondantes, plus que de coutume, ai-je de nouveau constaté. Non que j'aie eu le loisir de méditer la question: mon environnement immédiat, peu ragoûtant, ne s'y prêtait guère.

J'ai dû passer cinq bonnes minutes à essuyer la lunette pour ensuite me placer au-dessus sans y toucher.

J'ai un frisson de dégoût rien qu'à y repenser.

À mon retour, ma mère fixait l'horizon, la mine indécise. Elle n'est sortie de sa torpeur qu'en m'entendant claquer la portière.

De nouveau lancées sur la route, la fille et sa mère. Et le nombre d'arbres feuillus de s'amenuiser, ceux-ci cédant graduellement le pas à des conifères de plus en plus efflanqués; doigts noirs et rachitiques qui pointaient vers les cieux lourds, comme prêts à les crever.

Crever les cieux, oui.

C'est ce qui est advenu lorsque l'averse s'est abattue, rendant plus ardu le trajet pour le dernier tiers de sa durée.

Une pluie forte, fâchée.

J'aurais pu jurer que la nature essayait de nous dissuader de poursuivre notre route.

Nous dissuader.

Sans doute avait-elle raison, la nature.

Je savais ma mère nerveuse – pas besoin de sens aiguisés pour se rendre compte de cela. On l'aurait été à moins: dans sa tête, elle devait revoir les manchettes; celles qui avaient précédé ma naissance et mis un terme définitif à ce qui lui restait d'innocence.

Quoique Isabelle-Marie n'avait pas eu d'enfance. En fait, son vieillissement prématuré, à l'intérieur, il datait d'avant les clients et, surtout, d'avant moi.

Juste avant.

Juste avant moi.

Ça ne l'empêchait pas de me détester, même si je n'y étais pour rien.

Et donc les manchettes et leur contenu sordide. Un sordide dans lequel ma mère vivait, bien avant que l'on se mette à écrire là-dessus

et à pousser les hauts cris et que l'on se mette à être outré.

C'était le pilote d'un hélicoptère transportant des chasseurs de caribous qui, à basse altitude, avait repéré les cadavres: neufs pendus, trois hommes et six femmes âgés de quarante-deux à soixante-trois ans, accrochés à des potences de fortune érigées devant un petit lac entouré d'une forêt dense.

Le lac de ma conception.

Le lac Misiginebig.

«Les pendus de Rivière-aux-Hiboux», comme on les avait baptisés dans les médias. C'était inexact, mais plus facile à prononcer que «Les pendus du lac Misiginebig»; fait divers sur fond de racisme ordinaire.

Suicide collectif?

Massacre sectaire.

En plein mois de décembre, à temps pour les fêtes de Noël.

L'affaire est notoire: dans Internet, la documentation ne manque pas. Un utilisateur a même mis en ligne un vieux reportage télévisé réalisé le jour même de la «macabre découverte», pour reprendre la formule consacrée.

Mon grand-père, Jean-Yves Valois, possédait un moulin à scie dans son patelin de Rivière-aux-Hiboux. Il avait de l'argent. Pas mal. Passablement.

En plus de sa demeure principale, il s'était fait construire une résidence secondaire en plein bois, près d'un lac: la maison du lac.

Il avait tout acheté: la forêt alentour et le lac lui-même – les riches avaient le droit, alors.

Il est décédé d'une crise cardiaque. À l'âge de trente-sept ans. C'était jeune.

Ma grand-mère, Louise Valois, a aussitôt vendu le moulin et la demeure principale, ne gardant que la résidence secondaire. Et bien sûr, le lac et la forêt.

Ma mère n'avait que deux ans, si j'ai bien calculé – je me fie aux articles que j'ai compulsés, car elle reste évasive lorsqu'elle aborde la question avec moi; lorsque je la force à l'aborder avec moi.

J'ignore à quel moment Nicolas Jones est arrivé dans le décor. Homéopathe, guérisseur patenté, il s'était insinué dans les bonnes grâces, puis vraisemblablement dans le lit, de ma grand-mère, peu

après le décès de mon grand-père.

Il était originaire de Rivière-aux-Hiboux, mais il avait vécu dans des communes, en Californie. Puis il était revenu. Un peu illuminé. Un peu fou.

Le reste était flou.

Des gens venaient le consulter périodiquement, à la maison du lac. Comme tous les gourous, Nicolas Jones devait savoir profiter de la crédulité de personnes en détresse, en mal de «réponses».

Les voici, livrées pour vous.

Peu après son installation avec ma grand-mère, il avait construit un «centre de guérison»: une espèce de grange devenue chapelle, juste derrière la maison.

Certains «patients» devant rester plus longtemps, il avait annexé un dortoir.

Il s'agissait d'édifices de planches assez rudimentaires: le reporter de la télévision, un dénommé Pierre Dutil, avait filmé tout ça. J'avais revu le reportage plusieurs fois, en ligne, pour des raisons évidentes: ces morts-là étaient un peu les miens.

Je venais de là, je venais de ça.

Je n'ai connu aucun d'entre eux, c'est vrai, mais, je ne sais pas... Je les connais néanmoins. Je les porte en moi. Depuis ma naissance, ou enfin depuis aussi loin que je puisse me rappeler, j'ai toujours éprouvé ce sentiment d'être entourée davantage par les morts que par les vivants.

C'est inexplicable, aussi n'en ai-je jamais parlé à quiconque.

Dutil, pour revenir au reportage, était un journaliste basé à Montréal, assez connu. Il donnait dans le travail d'enquête. Dans la foulée de l'affaire des pendus, il avait publié un bouquin à succès, *L'horreur du lac Misiginebig*, et s'était par la suite fait une spécialité des gros faits divers.

Je l'ai trouvé dans une bouquinerie, son livre; un truc pas très bien écrit mais fichtrement instructif.

De fil en aiguille, Nicolas Jones avait gagné à sa cause quelques disciples convaincus – les futurs neuf pendus. Leur système de croyances reposait sur un mélange de catholicisme fondamentaliste – Louise était d'office très pieuse – et de mythologie autochtone détournée de son sens.

Ils vénéraient Misiginebig, le Grand Serpent, comme une divinité, et avaient fait du lac du même nom leur sanctuaire. Lac qui avait d'ailleurs conservé son appellation en langue crie, contrairement à la majorité des autres lacs aux alentours, la plupart «blanchis» dans leurs nouvelles dénominations.

Les choses avaient dégénéré lentement mais sûrement, au lac.

Lors d'un souper, le gourou avait drogué les plats de ses disciples: les autopsies avaient en effet révélé la présence d'une mycotoxine paralysante dans leur organisme (mycotoxine: toxine générée par un champignon).

Après avoir érigé les potences dans un banc de neige, il les avait traînés sur la rive gelée puis, un à un, il les avait pendus face au lac.

Ils étaient tous morts par strangulation, précisait Dutil dans son livre en s'appuyant sur lesdits rapports d'autopsie.

Nicolas Jones était en plein délire mystique. Il s'était ensuite barricadé avec ma grand-mère et ma mère et prédisait l'avènement d'un nouveau monde après la destruction de celui-ci.

Impossible de s'y retrouver dans ses divagations, rapportées à l'époque par ma grand-mère et corroborées par ma mère.

Non loin de la maison, on avait découvert, en marge d'un vaste potager, une plantation de champignons hallucinogènes, ceux-là supposés «magiques», et non mortels.

Chaque fois que j'y pensais, à cet épisode funeste auquel je n'avais bien entendu pas assisté, la même image s'imposait: celle de Nicolas Jones, hilare, les yeux hallucinés.

Nicolas Jones, son visage, dans la pénombre, grimaçant...

Je le connaissais, son visage, pour avoir vu les photos qui accompagnaient les articles. J'avais parfois l'impression de le connaître, lui aussi.

C'était diffus...

Grimaces et hallucinations...

Après son arrestation, ma grand-mère avait relaté, dans le détail, le fil des événements «sans afficher la moindre émotion», précisait Dutil dans son bouquin. Ma mère avait fait de même, puis elles étaient restées muettes pendant toute la suite de l'enquête.

Selon Dutil, qui s'appuyait sur des rapports d'experts, une psychiatre et un pédopsychiatre, ma grand-mère avait subi un lavage

de cerveau progressif et ma mère n'avait jamais rien connu d'autre que cet environnement, aussi son développement avait-il été sérieusement compromis.

Qu'à cela ne tienne, elle s'en était sortie.

Enfin, presque.

Je sais: la radio a parlé à l'instant de dix morts, et non de neuf. Et c'est le cas: dix cadavres ont en effet été retrouvés lors de la descente de police.

Nicolas Jones a été le dernier à y passer. Après qu'il eut pendu ses disciples et qu'il se soit barricadé avec ma mère et ma grand-mère en attendant la fin de l'ancien monde puis l'émergence d'un nouveau, Louise s'était aperçue qu'Isabelle-Marie était enceinte – d'un mois tout juste, s'était-il avéré.

Et ça, ça n'avait apparemment pas passé.

Avec une hache. Louise avait tué Nicolas Jones avec une hache.

Son corps à moitié décapité gisait sur le lit de la chambre principale lorsque les policiers étaient arrivés.

Louise et Isabelle-Marie attendaient au salon.

Aucun chef d'accusation n'avait été retenu contre ma grand-mère. Il y avait la question du lavage de cerveau, mais aussi celle d'un probable plaidoyer de folie temporaire, un euphémisme pour ce que j'en pensais... Bref, les policiers n'avaient pas insisté, et le bureau du procureur ne les y avait guère poussés.

Louise Valois: non criminellement responsable.

Nicolas Jones avait commis des crimes sordides et était mort de manière tout aussi sordide.

Non, je n'avais pas été conçue par l'opération du saint esprit du lac, aussi jolie que soit l'histoire qu'Isabelle-Marie s'était plu à me raconter.

Un gourou, une enfant: c'était tellement cliché.

C'était tellement moins joli.

Un meurtre à la hache... C'était là, après les neuf pendus, l'élément qui avait le plus fait jaser, qui avait le plus... frappé l'imaginaire, sans mauvais jeu de mots. D'autant qu'on imagine plus volontiers un homme se servir d'un tel outil à des fins homicides. Pas que nous soyons plus faibles, nous femmes; juste plus habiles.

Un meurtre à la hache, c'est très sale; ça fait des dégâts. Et historiquement, les dégâts, c'est nous qui nous en occupons.

Historiquement, c'est nous qui torchons.

D'où notre préférence pour les morts propres, avec par exemple du poison – j'avais lu ça quelque part; dans un vieux roman policier, probablement...

Il y avait des exceptions historiques notables, évidemment.

Avant ma grand-mère, il y avait eu Lizzie Borden, une vieille fille de la Nouvelle-Angleterre qui avait occis son père et sa belle-mère à l'aide d'une hache.

Elle non plus n'avait pas été condamnée, quoique dans son cas, c'était imputable à une preuve purement circonstancielle.

Coupable, elle l'était restée dans la croyance populaire. Elle avait même inspiré une comptine. C'était quoi, déjà...?

Ah, oui: *«Lizzie Borden took an axe / And gave her mother forty whacks / When she saw what she had done / She gave her father forty-one.»*

J'ignore combien de coups ma grand-mère a assénés à Nicolas Jones. Un seul doit déjà infliger de graves blessures...

«Combien Louise a porté de coups? / Il n'en a pas fallu beaucoup.»

Quoi qu'il en soit, c'en avait été fini du faux messie.

Exonérée, Louise Valois avait regagné la maison du lac, désormais seule.

Légalement émancipée, Isabelle-Marie Valois avait découvert que mon grand-père Jean-Yves lui avait légué de l'argent dans un compte en fiducie – il n'en restait pas énormément, mais suffisamment pour payer quelques mois de loyer.

Elle s'était d'abord pris un appartement au village, à Rivière-aux-Hiboux, mais avait vite renoncé à s'y faire une vie.

Dans cette contrée du Nord, trop de regards, trop de jugements.

Vers le sud.

Ça, je ne l'avais pas lu. Après que je lui eus mis le livre sous le nez, ma mère avait fini par me le dire; ça, et – presque – toutes les autres choses.

Le fait qu'elle avait grandi au sein d'une secte, isolée de tout.

Le fait qu’officiellement, elle recevait son éducation à la maison, mais que sa mère rédigeait elle-même les exercices et répondait elle-même aux examens qui étaient ensuite renvoyés au ministère de l’Éducation.

Le fait qu’elle était ignorante en rejoignant le monde.

Le fait qu’elle avait compris instantanément qu’elle ne pouvait compter que sur elle-même.

Le fait qu’elle avait su d’office que ce que Nicolas Jones lui avait fait était mal.

Le fait qu’elle avait décidé de garder son enfant – moi – néanmoins.

Le fait qu’elle ne voulait pour rien au monde remettre les pieds là-bas.

Et pourtant, sa mère, ma grand-mère, s’était débrouillée pour qu’il en soit autrement...

Après avoir appelé les services d’urgence, Louise était allée se pendre à un arbre, face au lac, sachant qu’elle avait tout le temps. Tout le temps.

Suicidée dix-huit ans après les autres, ma grand-mère.

D’où la nervosité de ma mère.

D’où ses mains crispées sur le volant.

—

Conifères, lacs et rivières...

Longtemps, les conifères.

J’ignore de quelles variétés il s’agissait; je ne suis pas une experte.

Sapins, mélèzes, épinettes, pins...

Non, pas des pins: ceux-là ont de très longues aiguilles – au moins un truc que je sais.

La route était large, et les bas-côtés qui la flanquaient l’étaient également. Pourtant, c’était comme si nous nous enfoncions dans un entonnoir végétal dense et hérissé.

Partout, ces longues silhouettes noueuses serrées les unes contre les autres...

Je savais le soleil haut, au-dessus de nos têtes, mais c'était comme si, au niveau de la route, le jour n'avait plus tout à fait cours.

Difficile à croire que des villes existaient au-delà de ce royaume résineux, ai-je pensé.

À perte de vue, du vert foncé, des sous-bois plus obscurs encore, et tapi dans l'ombre...

Quoi?

Quoi donc?

Soudain, une station-service et un motel se sont matérialisés au détour d'une courbe.

Plus loin, quelques maisons, ça et là.

Ma mère ne s'est pas arrêtée.

Environ trente-cinq minutes plus tard, la forêt a paru reculer, d'un coup, ouvrant sur un semblant de civilisation.

Il avait cessé de pleuvoir.

Nous approchions d'une petite ville, visible au bout de l'asphalte plane.

Ce n'était pas Rivière-aux-Hiboux; pas encore. Ça, c'était Saints-Martyrs.

Rivière-aux-Hiboux, c'était passé cela; c'était après.

Et c'était «encore plus petit», de préciser ma mère comme si elle m'avait entendue penser, non qu'elle en ait été capable.

Moi seule y arrivais, comme en ce moment. En ce moment où non seulement je savais qu'elle était anxieuse, mais je savais par surcroît pourquoi.

Entre la voiture et la municipalité: un haut bâtiment d'allure quelconque entouré d'un vaste stationnement qui, cela paraissait être le lot de toutes les constructions ici, semblait être là davantage pour repousser la nature que pour accueillir des voitures; des hommes.

Un hôpital.

En marge du portique, en jaquettes bleu clair, certains traînant leur tige à soluté, un groupe de fumeurs irréductibles persistait dans son vice.

La vision avait quelque chose d'incongru.

Lorsque la voiture est passée à la hauteur de l'hôpital, j'ai senti leurs yeux se tourner vers moi de concert.

Vers moi, tous.

Ils me regardaient.

«L'enfant du lac est revenue», s'étaient-ils dits.

J'ai fermé mes yeux à moi, fort, puis j'ai inspiré et expiré.

Inspirer, expirer...

Ils étaient déjà loin derrière.

Le centre-ville de Saints-Martyrs était doté de rues anormalement larges. Les voitures y étaient alignées en sens perpendiculaire par rapport aux trottoirs. On aurait dit un décor de western.

Sans mot dire, ma mère s'est garée devant un édifice un peu en retrait: Maison funéraire Sansfaçon et fils.

Ça ne s'inventait pas.

Devant mon air perplexe, Isabelle-Marie m'a expliqué qu'elle devait aller chercher les cendres de sa mère, de Louise.

Louise qui, à son tour, mais avec quelque retard, s'était pendue devant le lac Misiginebig cinq jours plus tôt. Pour qu'on en parle encore aux nouvelles régionales, il ne devait pas se passer grand-chose dans le monde.

Ni guerre, ni attentat.

En descendant de la voiture, ma mère s'est aussitôt plantée une cigarette entre les lèvres. Elle l'a fumée rapidement, nerveusement. Puis je l'ai observée tandis qu'elle s'éloignait de la voiture, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le large portique vitré.

En s'y reflétant, le soleil de début d'après-midi changeait les vitres en miroirs au-delà desquels il était impossible de voir.

Impossible de voir.

J'ai sorti mon carnet de ma poche et j'y ai écrit le voyage et la forêt; tout ça.

Et les yeux des fumeurs braqués sur moi.

Chapitre 3

Murmures et curiosité

Isabelle-Marie a reparu peu après, une urne en acier poli entre les mains. Elle l'a déposée sur le siège du conducteur, puis, restant à l'extérieur, a refermé la portière à moitié en s'allumant une autre cigarette.

J'ai senti les effluves de la fumée flotter jusqu'à moi. Après avoir entrouvert ma fenêtre, je me suis surprise à contempler l'urne qui, appuyée un peu à l'oblique, a failli tomber sur le côté. Je l'ai aussitôt saisie puis, sans trop réfléchir, l'ai posée sur le sol, entre mes pieds chaussés de baskets.

Quand ma mère a repris place derrière le volant, elle ne s'est aperçue de l'absence de l'urne qu'après s'être assise. Constatant que je l'avais mise en sûreté, elle allait redémarrer lorsque je lui ai fait remarquer qu'il serait plus que l'heure de luncher – nous étions parties en catastrophe vers huit heures ce matin-là et avions roulé cinq heures en ne faisant halte qu'une fois.

Surprise, elle a consulté sa montre puis a bredouillé quelque excuse.

Il y avait un restaurant de style *diner*, non loin d'où nous étions garées.

Midi était passé, et il n'y avait pas grand monde. Le peu de clients présents s'est toutefois montré très intéressé par notre arrivée.

Murmures et curiosité.

Une serveuse d'un âge indéfinissable et arborant une expression non moins indéchiffrable a posé devant nous verres d'eau et menus.

Une salade du chef pour Isabelle-Marie (haussement de sourcils

de la serveuse).

«Pis pour toi, ma belle?» m'a-t-elle demandé ensuite.

J'ai eu envie de lui lancer mon verre d'eau au visage. Elle se moquait de moi. «Ma belle»? Alors que je ne l'étais pas, je le savais bien; ne le savais que trop.

Ma mère était belle, la plus belle, parce qu'elle avait gardé toute la beauté et ne m'en avait pas laissée.

«Poulet grillé», ai-je balbutié alors que j'aurais voulu crier.

Et ces murmures, et cette curiosité.

Et Isabelle-Marie qui faisait celle qui n'a rien remarqué...

Rien, jusqu'à ce que la serveuse revienne avec notre commande en s'enquérant:

«Vous seriez pas la p'tite Valois, vous?»

«Non. On n'est pas d'ici», a répondu ma mère un peu trop vite d'une voix un peu trop haut perchée.

Je me suis dépêchée de manger sans que ma mère ait à me le demander.

Lorsque nous avons quitté le restaurant, j'ai cru entendre les voix remonter, à l'intérieur.

Nous avons fait des courses sur place, à Saints-Martyrs. Là encore, en se dépêchant. Ma mère ne voulait pas rester une minute de plus que nécessaire.

Trop de regards.

Trop de jugements.

Nous devons acheter des provisions pour environ une semaine, a-t-elle décrété en engageant la voiture dans le stationnement à moitié désert d'un mini-centre commercial.

J'ai tiqué, alors elle m'a expliqué.

Elle m'a expliqué qu'il y aurait la lecture du testament à Rivière-aux-Hiboux, puis qu'elle devrait aller inspecter la maison du lac et embaucher un agent immobilier pour la vendre. Il y aurait sûrement de la paperasse à récupérer là-bas, pour la vente; qu'elle ne pouvait pas s'en sauver.

Que c'était entre autres pour cela qu'elle m'avait demandé de préparer un sac de voyage.

Et cetera.

À aucun moment Isabelle-Marie n'a fait allusion à son travail ou à son patron. Si je souffrais d'une crise d'épilepsie et que je demeurais inconsciente presque vingt-quatre heures, ça lui posait problème. Si, en revanche, sa mère qui lui avait fait subir une enfance de merde décédait, alors là, oui, elle pouvait prendre congé sans stresser.

Noté.

Évidemment, ma mère a commencé par l'essentiel: la Société des alcools, pour deux bouteilles de quarante onces de vodka.

Deux cruches de quarante onces pour une alcoolique fonctionnelle en vacances forcées pour six à huit jours, c'était la quantité requise.

Puis, les considérations secondaires, c'est-à-dire l'épicerie, section des plats surgelés.

Car Isabelle-Marie ne cuisinait pas.

Au supermarché, j'ai feint de ne pas m'apercevoir que plusieurs clients la regardaient, et pas parce que sa beauté les éblouissait – ou enfin, pas qu'à cause de ça.

Ils se demandaient sans doute qui elle était.

Ils se demandaient sans doute si c'était *elle*.

«*La p'tite Valois.*» Autour de la longue poignée du panier, les mains de ma mère, de nouveau crispées. Elle, la rescapée de la secte, l'évadée du massacre de Rivière-aux-Hiboux, le village voisin.

Et l'adolescente qui la suivait, qui était-ce? Quel âge pouvait-elle avoir?

Avait-elle *cet âge-là*?

Était-elle la fille de *l'autre*, le fou, le gourou?

Émotions ressenties, dans le désordre: honte, colère, impuissance.

Feindre de ne pas m'en apercevoir.

Si les clients de l'épicerie n'ont pas été subtils dans leur manière de nous dévisager, une autre personne s'est toutefois donné plus de mal.

Un véhicule gris-bleu nous avait en effet suivies dans le stationnement du mini-centre commercial...

Le conducteur – j’ai cru distinguer une silhouette masculine en me retournant subrepticement – s’était ensuite garé mais n’était pas sorti de sa voiture.

Le manège a repris lorsque ma mère a redémarré sans se rendre compte de quoi que ce soit.

Je ne lui ai rien dit.

Sans que je puisse l’expliquer, je me souviens d’avoir éprouvé un certain soulagement lorsque nous nous sommes de nouveau enfoncées dans la forêt, au sortir de Saints-Martyrs.

Un certain soulagement oui, et ce, en dépit de la présence derrière nous du véhicule sombre, gris-bleu.

Ainsi donc, quelqu’un s’intéressait à nous. Quelqu’un qui nous attendait et savait qui nous étions, ma mère et moi.

Moi... Qui étais-je?

À mes pieds: l’urne de feu Louise Valois, folle de Dieu.

Il y a eu un torrent, il y a eu un moulin à scie vétuste construit sur un escarpement dominant le cours d’eau et ses remous.

Il y a eu des maisons, décaties.

Il y a eu encore de la pluie.

Auparavant, il y avait eu un panneau: Rivière-aux-Hiboux – Bienvenue – 507 population. Rivière-aux-Hiboux, une traduction littérale du nom algonquin, Kokokohou.

Ici, pas de centre-ville; tout juste une Grand-Place entourée de commerces placardés avec une église laissée à l’abandon, en surplomb.

Le cabinet du notaire logeait dans une résidence privée tout à côté de celle-ci, en pierre, et qui avait dû impressionner en un autre temps; sans doute l’ancien presbytère. Sans doute.

En descendant de la voiture, j’ai jeté un coup d’œil à la dérobée: le mystérieux conducteur s’était rangé sur l’accotement, à l’entrée du village. Assez loin pour ne pas éveiller les soupçons, assez près pour ne pas nous perdre de vue.

J’étais beaucoup plus intriguée qu’effrayée.

Idem lorsque, cheminant vers le cabinet quelques pas derrière ma mère, j’ai remarqué un jeune homme, un adolescent d’à peu près mon âge, assis sur les marches du perron de l’église.

Il était presque prostré tant il semblait concentré sur l'écran de sa tablette électronique.

Comme s'il avait détecté notre présence, il a relevé la tête, rivant son regard au mien.

Il avait l'air absent. Sa lèvre supérieure était déformée par une fente labiale, un bec-de-lièvre.

J'ai détourné les yeux, mais j'ai senti les siens posés sur moi jusqu'à ce que j'aie refermé la porte du cabinet du notaire.

L'air était sec et poussiéreux à l'intérieur, quoique les lieux étaient impeccablement tenus.

À l'évidence, seule une infime partie de l'édifice servait à loger le cabinet. On entrait par un vestibule qui faisait également office de salle d'attente: quatre chaises, une plante en plastique, et pas de réceptionniste.

Un carillon a retenti à notre arrivée.

Un homme trapu, tout cardigan et tonsure, est aussitôt sorti de la pièce adjacente.

Il a serré la main de ma mère, puis la mienne, en y allant de condoléances onctueuses.

Isabelle-Marie m'a dit que je pouvais l'attendre là, que ce ne serait probablement pas très long.

Le notaire a alors demandé que je vienne en usant de nouveau d'un surcroît de décorum.

Ma mère a paru surprise, puis fâchée, mais elle n'a pas protesté.

Les protestations sont venues ensuite.

Il y a eu cette lettre. Une lettre dont le notaire avait été chargé de faire la lecture avant de procéder à celle du testament – je me suis rendu compte que ma grand-mère avait planifié dans les moindres détails ses dernières volontés, tels le moment de l'incinération et celui où le notaire devait contacter ma mère.

Assise près de moi, cette dernière s'est raidie.

Puis, à peine l'homme avait-il commencé à lire qu'elle lui a ordonné de se taire.

Écarlate, le notaire a rappelé qu'il avait une obligation légale.

Ma mère s'est tue, mais elle ne s'est pas détendue.

Je reproduis ici de mémoire le contenu, tour à tour alambiqué et cryptique, de la lettre en question.

Ma fille,

Sache que je ne t'en veux plus. Sache aussi que je t'ai pardonné de m'avoir abandonnée et de t'être enfuie avec l'enfant. Je sais que c'est une fille. Il l'avait prédit. Tu sais comme moi que sa place est auprès du lac. Que c'est là que doit s'accomplir sa destinée. Et celle du monde. Cette enfant est singulière. Ce n'est pas juste ton enfant. Elle est la fille de son Père.

Il l'attend.

Tu le sais. Tu l'as toujours su. C'est ainsi: Il l'a dit.

Si je fais ce que je m'apprête à faire, c'est pour t'aider à terminer ce que Nicolas a commencé.

Je conçois que tu aies peur et que tu aies choisi de ne plus croire, mais je sais qu'Il te ramènera à Lui.

Alors, tu comprendras.

Le jour où elle deviendra femme, Sa fille, elle sera.

Blême au début de la lecture, ma mère était blanche une fois celle-ci achevée.

Elle n'était pourtant pas au bout de ses peines, et moi, de mes surprises.

Il s'est avéré que ma grand-mère avait encore de l'argent. Pas mal. Passablement.

J'en toucherais la plus grosse partie à ma majorité, à une condition: ma mère et moi devions habiter jusqu'à mes dix-sept ans la maison du lac, dont ma mère héritait en totalité.

Plus précisément: je devais célébrer mon dix-septième anniversaire à la maison du lac – à l'endroit même, à défaut de quoi, l'argent et la propriété seraient légués à la fondation de l'hôpital de Saints-Martyrs.

Le lac et la centaine d'hectares de forêt alentour me revenaient également, à l'exception d'un demi-hectare comprenant la maison et les bâtiments.

Les deniers restants allaient aussi à ma mère; il y en avait assez pour vivre à l'abri du besoin quelques années.

Elle fulminait, Isabelle-Marie.

Pas parce que j'héritais d'une plus grosse somme qu'elle: elle ne s'attendait visiblement pas à ce qu'il y ait de l'argent en jeu.

Plutôt parce que, par-delà la mort, sa mère continuait d'essayer d'avoir un ascendant sur elle: le fait que la forêt et le lac m'étaient légués compliquerait la vente de la propriété, même si celle-ci venait avec un grand terrain boisé.

En agissant de la sorte, ma grand-mère avait créé ce que le notaire a appelé une «indivision» en vertu de laquelle je devais donner mon accord pour que soit vendu le lot complet. Ma mère pourrait essayer de vendre la maison et le terrain sans inclure ce qui m'avait échoué, mais personne n'en voudrait sans avoir l'assurance qu'un développement immobilier ne viendrait pas défigurer la nature environnante d'ici quelques années, advenant que moi, je vende à un promoteur.

Évidemment, tout cela était non seulement hypothétique, mais farfelu: j'imaginai mal comment un trou perdu pouvait du jour au lendemain devenir une destination touristique prisée. Et puis, je n'avais nulle intention de vendre mon nouveau domaine. En tout cas, pas avant de l'avoir vu.

Je crois que c'était là ce qui effrayait le plus ma mère: la perspective que je veuille m'installer là-bas.

Ça aussi, c'était hypothétique et farfelu, mais je me suis gardée de le lui dire. Qu'elle angoisse, la mère modèle, si éprouvée, si vaillante! Qu'elle angoisse, oui, et pour vrai, cette fois.

Là-dessus, elle ne pouvait pas faire semblant, et ça me réjouissait. Oui, ça me réjouissait.

Décontenancé par l'intensité de la réaction de ma mère, le notaire lui a rappelé qu'aussi «excentriques» – son mot – soient-elles, les dispositions testamentaires de feu Louise Valois n'étaient, dans les faits, guère contraignantes quant à l'accès à l'héritage.

«Le dix-septième anniversaire de votre fille n'est-il pas demain?» s'est-il enquis en nous consultant du regard à tour de rôle, ma mère et moi.

Prise de court, Isabelle-Marie a ouvert la bouche puis l'a refermée, comme un poisson.

Elle avait oublié.

Elle avait oublié mon anniversaire.

Ce n'était pas la première fois; je m'y attendais un peu, chaque fois. Trop de travail, disait-elle. Trop de responsabilités, pas assez de temps pour penser, et tout le tralala.

Je ne m'en faisais plus avec cela.

Louise avait tout planifié dans les moindres détails. À commencer par la date de son suicide.

Après une ronde de jurons que je ne reproduirai pas ici, ma mère a demandé au notaire s'il pouvait lui-même s'occuper de contacter un agent immobilier afin de vendre la maison et le lopin de terre. Qu'elle verrait avec moi quant au reste, quitte à ne vendre que la maison, au rabais; qu'elle voulait en être débarrassée au plus vite.

Quels documents devait-elle lui fournir? Autrement dit, une fois là-bas, que devait-elle chercher?

Certificat de localisation, les comptes de taxes et d'électricité...

J'ai cessé d'écouter.

J'ai compris que la discussion était terminée en voyant le notaire remettre à ma mère les clés de la maison.

Il a précisé qu'en attendant qu'il entame pour elle le processus de mise en vente, elle pouvait le recontacter s'il y avait quelque problème que ce soit.

La voix du petit homme trahissait son souhait que rien de tel ne se produise.

En quittant le cabinet du notaire, ma mère s'est appuyée contre la carrosserie de la voiture puis s'est mise à fouiller dans son sac à main en jurant de plus belle.

Elle jurait pas mal.

Sans doute pour défier sa mère. Sans doute.

«La câlce», a-t-elle ragé entre ses dents en tirant furieusement sur la cigarette qu'elle venait d'allumer.

Son regard lointain contemplait je ne sais quoi; pas moi.

Les marches du perron de l'église étaient désertes.

À l'entrée de la ville, notre poursuivant attendait patiemment, ai-je constaté en me rasseyant dans la voiture.

Perdue dans ses pensées, les mâchoires serrées, ma mère m'a imitée puis a démarré sans piper mot.

La voiture a filé à travers le village qui a presque aussitôt disparu dans le rétroviseur.

Derrière nous, plus trace du véhicule sombre.

J'en ai presque ressenti de la déception.

Ainsi donc, quelqu'un s'était désintéressé de nous.

De moi.

Pendant le reste du trajet, ma mère m'a parlé, mais j'avoue ne pas avoir écouté, là encore.

Quand je trouvais ses propos inintéressants, je me «débranchais» mentalement, comme chez le notaire.

J'y arrivais avec une aisance étonnante.

Il me semble me souvenir qu'elle revenait sur le testament et sur le fait qu'il était hors de question que l'on s'installe au lac pour de bon; qu'il était hors de question qu'on y habite passé ces quelques jours obligatoires.

Que ce serait ma fête le lendemain de toute façon (heureusement que le notaire le lui avait rappelé).

Puis, elle a cessé de parler et a activé le clignotant de gauche, ce qui était inutile puisqu'il n'y avait personne d'autre que nous, plus personne non, sur cette route secondaire.

Plutôt que de s'engager sur l'étroit chemin qui pénétrait à l'intérieur des terres, à l'intérieur de la forêt, ma mère a immobilisé la voiture un instant.

Elle a dégluti, puis elle a fermé les yeux.

C'était inhabituel et je me souviens de l'avoir observée avec une curiosité de circonstance.

Quand elle a rouvert les yeux, elle a murmuré, je ne sais pas pour qui, pas pour moi, jamais pour moi, peut-être pour elle-même:

«Une partie de moi a jamais réussi à s'échapper d'ici.»

II

«Elle le repoussa, voulut s'en séparer et retourner danser avec les autres, mais ce regard halluciné la retenait. Elle s'était d'ailleurs hâtée de l'étreindre pendant qu'il lui disait: "Tu es belle". Et il rit encore, il avait l'air d'avoir été créé pour rire et mourir ensuite à l'aube. Il dit, donnant toute son haleine à la joue fervente: "Excuse-moi, mais je suis aveugle.".»

La Belle Bête

Marie-Claire Blais

Chapitre 4

La naissance des couleuvres

Nous avons roulé trois minutes supplémentaires environ.

Les branches touffues, lourdes d'aiguilles, frottaient contre la carrosserie.

Puis elle était là: la maison.

Elle était comme dans le reportage et les photos d'archives: large et haute, massive, plain-pied, et construite en bois rond. Jean-Yves Valois, mon grand-père mort prématurément, mort sans savoir que sa veuve transformerait son sanctuaire en repaire sectaire, aurait enragé de voir l'état des lieux.

La maison et le garage qui la jouxtait, en rondins également, avaient été bâtis solides, aussi se tenaient-ils tous deux encore bien droits, mais la couleur miel du bois avait viré au gris par endroits, là où le passage des saisons avait eu raison de l'épaisse couche de vernis.

Il y avait de la mousse sur les deux toitures...

Malgré cette décrépitude ambiante, et en dépit des événements passés, y compris le récent suicide de ma grand-mère, aucune aura macabre n'entourait les lieux.

Dans la lumière chaude de l'après-midi, il s'en dégageait quelque chose de...

Singulier, dans le bon sens.

Pourrais-je vivre ici? Je l'ignorais. Ma première impression était favorable.

Je... je me reconnaissais dans la maison, parce que moi aussi, j'étais singulière.

Singulière, oui, comme ma grand-mère l'avait écrit dans sa lettre. Comment se faisait-il qu'elle avait su cela de son vivant, sans me connaître?

Me connaissait-elle?

En descendant de la voiture, j'ai remarqué une hache plantée dans une grosse bûche: ma grand-mère coupait encore elle-même son bois de chauffage.

Coupait-elle encore des gens?

Puis, j'ai constaté qu'il n'y avait pas de bois coupé à proximité. Juste cette grosse bûche, et la hache plantée dedans.

Était-ce la même? Était-ce avec cette hache-là que Louise avait «non criminellement» trucidé Nicolas Jones? Si elle avait débarqué, l'équipe de *CSI*, cette série policière que je regardais, petite, aurait-elle détecté des traces microscopiques du sang de la victime?

Évidemment pas! La hache, celle qu'avait utilisée ma grand-mère, devait prendre la poussière dans un cagibi de pièces à conviction.

Pendant que je souriais, irrésistiblement, ma mère est passée devant moi sans s'arrêter; en marchant un peu trop vite. Un peu trop, oui.

Il y avait quelque chose de «mis en scène» dans l'image de la hache plantée, et il ne faisait aucun doute qu'Isabelle-Marie n'appréciait pas ce cadeau de bienvenue de Louise.

On entrait par la cuisine, à l'arrière de la maison. Deux chambres et une salle de bain s'y côtoyaient également. La salle à manger et le salon, en aire ouverte avec la cuisine, occupaient toute la partie avant. Il y avait un poêle à bois dans la partie inférieure du salon, à peu près au centre de la maison.

De lourds rideaux avaient été tirés devant les baies vitrées percées dans la salle à manger et le salon.

Tout était en bois, y compris le mobilier de salon recouvert de coussins.

La maison était sombre et sentait le renfermé.

La lumière qui pénétrait par la porte ouverte révélait une abondance de particules de poussière en suspension.

Avant toute chose, par respect j'imagine, j'ai rentré l'urne funéraire et l'ai posée sur la table basse du salon.

À ma mère de décider ce qu'elle voulait en faire, ai-je pensé.

Une boîte de carton ayant à l'origine contenu des conserves trônait déjà au centre de la table. Elle était remplie de documents divers.

Après avoir posé sa valise près du divan, ma mère a fixé l'urne, puis la boîte. Visage impassible, elle a brièvement inspecté le contenu de celle-ci avant de déclarer que tous les documents légaux en lien avec la propriété semblaient avoir été réunis là par Louise.

«Au moins ça qu'elle m'aura simplifié, la tabarnak», l'ai-je entendue murmurer.

Peut-être, finalement, n'aurions-nous pas à rester plus d'un jour?

Je n'étais toujours pas certaine de vouloir repartir si vite: j'avais après tout un domaine à parcourir.

Dans mon for intérieur, cette fébrilité qui s'amplifiait. Ce sens de la découverte...

Cette idée que, oui, «j'étais d'ici».

Ma mère a refusé net de prendre une chambre, optant plutôt pour le salon et son divan.

J'ai pour ma part jeté mon dévolu sur la plus petite des deux chambres, présumant que la plus spacieuse était, avait été, celle de Louise.

Y dormir m'aurait paru... inapproprié.

L'ancienne chambre de ma mère était plongée dans la pénombre. J'ai posé mon sac par terre.

Derrière les rideaux faits d'une étoffe simple et claire se découpaient un mince contour lumineux de forme carrée. J'ai repoussé les deux pans de tissu: la fenêtre avait été condamnée à l'aide d'un panneau de bois muni de poignées. Je l'ai aussitôt retiré.

La chambre ne contenait aucun indice de la présence naguère d'une petite fille ou d'une adolescente: murs et plancher de bois, fenêtre étroite, commode, table de chevet et lit tout aussi étroits.

Étroitesse du décor, étroitesse de l'esprit de ceux qui avaient vécu ici.

Vécu dans la peur et la folie.

J'ai appuyé le panneau contre le mur, près d'une porte ouvrant sur un réduit, une penderie, en fait. Des vêtements à ma taille, foncés,

sévères. Ceux de ma mère.

Le lit était recouvert de draps de coton blancs et d'une couverture de laine grise. Une seconde couverture de laine était pliée au pied du lit, en cas de nuit fraîche.

On pouvait difficilement imaginer plus austère. C'était quasiment une cellule monastique, non que j'en aie visitée.

La seule «décoration» était un feuillet aux coins racornis épinglé au-dessus du lit.

«Notre père est vieux; et il n'y a point d'homme dans la contrée, pour venir vers nous, selon l'usage de tous les pays. Viens, faisons boire du vin à notre père, et couchons avec lui, afin que nous conservions la race de notre père.»

Une écriture brusque mais très lisible, à l'encre noire.

J'ai consulté mon téléphone pour faire une recherche, histoire de trouver la provenance de la citation.

Bible, Genèse...

Destruction de Sodome.

Ça collait avec l'obsession de Nicolas Jones, l'amant maudit qui s'en était allé avant d'avoir pu être témoin de cette fin du monde qu'il avait tant prédite.

Sa prophétie.

J'ai trouvé ma mère assise dans le salon, l'air perdu, une cigarette fichée entre l'index et le majeur.

Sur la table basse devant elle, posé près de l'urne et de la boîte: un verre de vodka sans glaçon.

Durant sa soirée de congé, elle mettait habituellement deux heures à être fin saoule.

Pendant que le chronomètre s'enclenchait dans ma tête (120 minutes; 119 minutes, 59 secondes, 58...), je me suis dirigée vers la baie vitrée du salon et j'ai tiré sur le lourd rideau.

Une lumière ocre m'a momentanément aveuglée. Ce dont je ne me souciais pas, car devant moi, visible par une trouée circulaire dans les arbres, s'étendait le lac, *mon* lac, en contrebas.

Calme, souverain.

Opaque.

Derrière moi, ma mère a poussé un cri de surprise.

Je me suis retournée et j'ai suivi des yeux son regard.

En laissant entrer le jour dans la pièce, j'avais sans le savoir révélé une inscription sur l'un des murs. Les caractères tracés avec de la peinture d'un rouge foncé patiné par les ans étaient, à toutes fins utiles, invisibles sur le brun du bois, dans la pénombre.

Et moi, je venais de les en sortir.

«Cette nuit-là, qu'elle soit stérile, qu'elle ignore les cris de joie! Que la maudissent ceux qui maudissent les jours et sont prêts à réveiller Léviathan! Que se voilent les étoiles de son aube, qu'elle attende en vain la lumière et ne voie point s'ouvrir les paupières de l'aurore! Car elle n'a pas fermé sur moi la porte du ventre, pour cacher à mes yeux la souffrance. – Livre de Job»

L'inscription se trouvait là depuis fort longtemps, c'était évident.

Chaque jour.

Isabelle-Marie l'avait vue chaque jour; l'avait lue chaque jour.

Grandir ici...

Dans la peur, dans la folie.

Je ne sais pas ce qui m'a le plus saisie, sur le coup: la citation elle-même, ou la mine terrifiée de ma mère.

Décidée à ne pas me laisser infecter par le délire pseudo-religieux qui avait autrefois été son quotidien, j'ai laissé Isabelle-Marie à sa vodka.

Partir en exploration était plus tentant.

«Qu'est-ce que tu fais?» m'a alors demandé ma mère en criant presque, encore secouée.

«Je vais me promener dehors pendant qu'il me reste des poumons», lui ai-je rétorqué en désignant du menton la cigarette consumée qui était sur le point de lui brûler les doigts.

Elle a poussé un autre cri, de surprise et de douleur celui-là, en jetant le mégot incandescent dans une tasse qu'elle avait dû prendre dans une armoire.

J'en ai profité pour m'éclipser.

Alors que je m'éloignais de la maison, j'ai entendu Isabelle-Marie m'exhorter d'être prudente et de ne pas trop m'approcher du lac.

Évidemment, c'est par là que j'ai voulu commencer mon inspection.

Un sentier accidenté zigzaguait entre les arbres; à deux reprises, j'ai failli me prendre les pieds dans des racines saillantes. L'une d'elles appartenait à un très massif pin (longues aiguilles; un truc que je sais) qui surplombait la rive.

Prenant appui contre le tronc afin de ne pas tomber, j'ai remarqué le bout de corde coupée dont l'autre extrémité avait été solidement attachée à une grosse branche.

La corde oscillait dans la brise, déchargée de son fardeau; déchargée du cadavre qui s'y était balancé.

Bonjour, grand-mère.

Quand je suis arrivée au plan d'eau, un étrange sentiment m'a envahie.

Un sentiment qui m'était jusqu'alors inconnu.

Un sentiment de... de plénitude (plénitude: complet, plein).

Oui, j'étais complète. Là, juste là, devant le lac, devant ce lac que je pouvais presque toucher pour la première fois.

Complète.

Pleine.

Entière.

Et il y avait un quai. Était-ce celui dont j'avais rêvé? Ce rêve dont je ne me souvenais pourtant pas?

Oui, forcément, c'était celui-là.

Je me suis donc avancée...

Avancée sur le quai, vers l'horizon ambré.

Ça me revenait: même sans brume, même sans lumière mauve pour colorer la ligne d'horizon.

Et les rayons chauds sur mon visage.

Et le clapotis des vaguelettes contre le quai.

Grisée par le moment, je me suis accroupie.

Tapi sous la surface lisse... quelque chose...

Quelque chose d'enfoui.

Et j'ai plongé mon regard dans l'eau miroitante et n'ai d'abord rien vu, rien d'autre que mon propre reflet changeant.

Puis, au-delà de mon reflet, dans cette zone où tombait mon ombre, j'ai vu.

J'ai vu... un mouvement.

Un ondolement.

Je me suis relevée, plus surprise qu'effrayée.

Non... Je n'ai pas ressenti d'effroi. Pas ressenti de peur.

La peur et la folie, je laissais cela aux deux autres femmes de ma famille, la survivante et la morte.

Pas d'effroi, non. Plutôt une fascination décalée, *a posteriori*.

Évidemment, quand j'ai voulu regarder de nouveau, il n'y avait plus rien.

Plus rien que l'eau et mon reflet et mon ombre.

Mais j'étais certaine d'avoir vu quelque chose.

Quelque chose, oui. Mais quoi?

Comme pour faire durer le moment, l'empêcher de se terminer complètement même s'il était évident que le charme, quoi qu'il ait été, était rompu, je me suis étendue sur le quai.

Rayons chauds...

Clapotis...

J'ai lutté pour ne pas m'assoupir, car je n'avais appliqué aucune protection solaire sur mes bras nus, sur mon visage.

Mais peut-être aurais-je dû laisser le soleil me brûler la peau? La carboniser en surface pour qu'elle pèle ensuite et qu'en dessous en apparaisse une nouvelle.

Une nouvelle peau, une belle peau, sous la surface.

Sous la surface...

En changer, comme un serpent.

Comme un grand serpent...

Alanguie et sereine, étendue sur le quai, j'ai écarté le bras puis j'ai effleuré l'eau du bout des doigts, comme une caresse.

Je suis restée là un moment. Je devinais la lumière du jour qui

déclinait lentement, très lentement, au-delà de mes paupières closes. Puis j'ai senti la brise se refroidir, ma chair se couvrant d'une multitude de saillies minuscules.

Je me suis relevée à regret, incertaine quant au reste de l'après-midi.

J'ai erré sans but sur la petite plage de sable et de galets.

Finalement, je suis remontée vers la maison sans me presser.

Repue de soleil et encore groggy, j'ai été moins agile qu'à la descente et me suis prise les pieds dans une racine, m'étalant en bordure du sentier.

Entre deux fougères, j'ai repéré un mouvement furtif. M'agenouillant, j'ai écarté les feuilles d'un vert presque lime, puis je l'ai vue, longue de cinquante ou soixante centimètres, ses écailles brun foncé.

Une grosse couleuvre rayée: *Thamnophis sirtalis*.

L'une de ses extrémités était toute gonflée. J'ai d'abord cru qu'elle venait d'ingérer quelque rongeur, lorsque j'ai réalisé que la protubérance distendait la peau de la partie inférieure de la couleuvre, qui me fixait de ses yeux froids sans toutefois manifester le désir de fuir.

Un premier bébé est sorti de l'orifice dilaté, se tortillant à l'intérieur d'une membrane gluante, puis un second, et un troisième...

Après la huitième petite couleuvre, j'ai cessé de compter, captivée et...

Et émue.

Je croyais jusque-là que tous les reptiles pondaient des œufs – à l'issu de l'accouchement, j'ai fait mes petites recherches. En réalité, certaines couleuvres, dont celle-ci, la plus commune, étaient ovovivipares, c'est-à-dire que les œufs incubaient dans le ventre de la mère.

De retour à proximité de la maison, je l'ai longée sans y entrer, me dirigeant plutôt vers le garage. La voiture de ma grand-mère devait se trouver derrière la porte coulissante de celui-ci. Une seconde porte, normale celle-là, était verrouillée.

J'allais me résoudre à demander le trousseau à Isabelle-Marie lorsqu'une idée m'est venue. J'ai étiré le bras et j'ai frôlé le dessus du cadre du bout des doigts.

Une clé s'y trouvait: Louise ne craignait pas les voleurs.

Ou était-ce les voleurs, qui la craignaient, elle et sa hache?

Ou craignaient-ils de finir suspendus à une corde, sur la rive?

Ou craignaient-ils encore, à l'instar des Cris autrefois, d'aboutir dans les entrailles du Misiginebig, le Grand Serpent?

«Le Grand Serpent», ai-je murmuré presque sans m'en rendre compte.

Presque, mais pas tout à fait puisque je l'écris ici.

Déverrouiller le cadenas, pousser la porte...

Louise ne possédait pas une voiture, mais une camionnette; un «pick-up».

Je pouvais sans peine m'imaginer le conduire. Sans peine. Après avoir obtenu mon permis de conduire. Je devrais y voir si je décidais de m'installer ici.

Je n'y croyais pas, pas vraiment, mais c'était agréable, cette impression d'avoir le choix, pour une fois.

Si je n'avais pas encore mon permis à presque dix-sept ans, c'était ma propre faute. Mon épilepsie était sous contrôle, mais j'étais habituée au métro, à l'autobus...

Mais ce pick-up, je me voyais le conduire. Le conduire partout sur mon domaine, sur les petits chemins privés, s'il y en avait.

Il y avait tant à découvrir.

Ne plus repartir?

Outre la camionnette, Louise possédait une motoneige et un quatre-roues, un «VTT». Elle n'avait toutefois ni chaloupe ni canot, ce qui m'a étonnée.

N'était-elle jamais allée pêcher sur le lac?

Ne s'y était-elle jamais promenée?

Perplexe, j'ai poursuivi la recension des biens: des appareils de menuiserie fixes d'un côté, puis la fameuse réserve de bois de chauffage de l'autre.

Il y avait aussi un établi garni d'outils, appuyé contre le mur du fond. Un réfrigérateur débranché avait été abandonné à côté de celui-ci.

Ce n'est qu'alors que j'ai pris conscience qu'il n'y avait aucune fenêtre dans le garage.

Je m'apprêtais à reverrouiller lorsqu'un détail m'a fait froncer les sourcils.

Clé à la main, j'ai contourné la façade du garage et en ai étudié un côté, puis l'autre: la profondeur du bâtiment paraissait légèrement supérieure, vue du dehors.

Je suis retournée à l'intérieur et me suis rendue directement au fond du garage.

Après avoir inspecté l'établi, j'ai porté mon attention sur le réfrigérateur débranché.

Je n'ai eu qu'à pousser l'auguste électroménager monté sur roulettes pour mettre au jour une porte dissimulée.

Voilà qui devenait excitant.

En ouvrant l'accès dérobé, un nuage pestilentiel m'a assailli. J'aurais dû reculer, mais je n'ai pu m'empêcher de rester plantée là, surprise par ce que je venais de découvrir: la culture de champignons hallucinogènes de ma grand-mère, séchoir inclus.

Deux longs et étroits bacs contigus regorgeaient de *Psilocybe semilanceata* – j'avais fait mes devoirs –, champignons à tige gracile surmontée d'un petit chapeau visqueux en forme de gland de chêne.

Ma grand-mère avait été plus maligne que la police, et elle n'avait jamais perdu l'habitude de consommer, même après qu'on eut fait main basse sur sa culture extérieure, même après...

Même après l'horreur. L'horreur du lac Misiginebig, pour citer le titre du livre de Pierre Dutil.

Je ne consommais pour ma part aucune drogue...

Mais ça, c'était naturel. Et «bio».

J'ai transféré mon carnet dans ma poche de jeans droite, avec mon téléphone, puis j'ai rempli de champignons séchés un sachet de plastique transparent qui se trouvait là et l'ai fourré dans ma poche gauche, après quoi, je me suis empressée de remettre le réfrigérateur en place.

À l'école, j'avais entendu des élèves de ma classe parler de leurs «trips de *mush*» au chalet de l'un d'eux. Que c'était selon eux «encore plus *lit*' dans le bois».

Comme à peu près chaque fois que je prêtais une oreille indiscreète aux fanfaronnades ou aux confidences des autres élèves, j'avais éprouvé envers eux un mélange d'aversion et d'envie.

Autant ils me rebutaient avec leur foncière bêtise et leur subordination à leurs hormones, autant je les jalousais, pas souvent mais quand même, en pareilles circonstances, lorsqu'ils évoquaient quelque péripétie de groupe mémorable, quelque événement témoignant d'une insouciance que je n'avais jamais connue et ne connaîtrais jamais.

Trop sérieuse, trop lucide.

Trop au fait de la laideur du monde et de la mienne.

Mon absence de candeur n'est pas un choix, je le précise, même qu'elle me heurtait souvent. Mais j'étais incapable de m'y soustraire. Je ne parvenais pas, ne parvenais plus, à faire semblant.

Et c'était ainsi, entre aversion et envie.

Chapitre 5

Frémissements

Une fois dehors, je me suis dit que maintenant ou plus tard, ça ne changerait pas grand-chose. Comme j'ignorais les effets exacts des champignons, je n'en ai mis qu'un petit bout sur ma langue.

En le mastiquant, je me suis fait la réflexion que c'était un peu comme croquer dans du liège – un truc que je faisais, enfant, avant qu'Isabelle-Marie ne se mette exclusivement à la vodka.

Rien.

Il ne se passait rien.

J'en ai repris un petit bout.

Du regard, j'ai cherché l'autre bâtiment, l'espèce de grange-chapelle qu'avait érigée Nicolas Jones, et où sa «congrégation» se réunissait et dormait.

Ses moutons...

Ses agneaux sacrificiels.

Non loin du garage s'ouvrait un sentier. Je l'ai suivi un moment, mais mon regard ne cessait d'en dévier, irrésistiblement attiré par la forêt alentour. Silencieuse... tellement silencieuse...

Mes pas faisaient-ils seulement craquer les brindilles que je piétinais sur mon passage?

Puis, j'ai constaté que je m'étais arrêtée. Au bout de mon regard, un arbre plus majestueux que les autres, un sapin je pense bien, se dressait dans une clairière dont les dimensions épousaient la circonférence des longues branches fournies à la base du tronc. Celles-ci s'étiraient tout autour du sapin à environ un mètre et demi du sol

couvert d'aiguilles, mais dénudé de tout autre forme de végétation.

J'étais fascinée par l'arbre, par sa majesté, oui. Le toucher...

Valait-il mieux ne pas dévier du sentier? Comme dans *Le Petit Chaperon Rouge*?

Si je croyais aux grands méchants loups, il en allait en revanche autrement des contes de fées, aussi, me suis-je approchée.

Le sapin était plus impressionnant encore que je l'avais d'abord cru. La base du tronc était plutôt dégagée sur près de deux mètres.

Je me suis glissée sous les branches, puis j'ai étreint l'arbre.

Son écorce rêche et crevassée, mais parfumée, sous mes doigts, pressée contre mon visage, pressée contre moi...

Yeux clos, j'écoutais le sapin respirer; sa sève qui courait sous son écorce rêche et crevassée et parfumée; sa cime qui s'étirait, s'étirait toujours un peu plus, imperceptiblement. Et moi, j'avais conscience de cela. De tout cela.

J'ai rouvert les yeux en ramenant mes mains vers moi: une substance collante avait adhéré à mes doigts. Je les ai léchés pour en laver la gomme: de la résine semi-solide.

Ça goûtait l'odeur des sapins de Noël.

Pendant que je suçais mes doigts, tous mes doigts, l'un après l'autre, je me suis assise sur le sol, le dos appuyé contre le tronc.

Mes doigts mouillés...

Le tronc dressé contre mes omoplates, mon échine, ma chute de reins... Je le sentais encore respirer, palpiter... Se presser contre moi.

Ma main dans mon jeans, enfoncée dans mon entre-jambes...

J'ai frémi de plaisir.

Du sang sur mes doigts...

Les frotter contre le sol dénudé mais couvert d'aiguilles.

Je ne me souviens pas combien de temps je suis restée près du sapin. Pas très longtemps. Je suis tombée sur le «centre de guérison» quelques secondes à peine après avoir regagné le sentier.

La construction correspondait elle aussi en tout point aux images que j'avais vues. Les années et les intempéries avaient fait leur œuvre, mais tout était parfaitement reconnaissable.

Le sentier se terminait devant l'entrée, en façade.

Puisque j'étais venue pour ça, j'ai testé la poignée, déverrouillée, puis j'ai poussé la porte. Le bois avait travaillé à cause de l'humidité et du manque d'entretien, et j'ai dû insister de tout mon poids.

Je me suis étalée par terre lorsque le battant a enfin cédé.

Le sol était jonché de feuilles mortes en décomposition et d'aiguilles brunies.

En me relevant, j'ai constaté que les assauts répétés de la pluie et de la neige avaient eu raison d'une partie de la toiture: un trou d'un mètre de diamètre s'y était formé, laissant la voie libre aux intempéries et, sans doute, aux animaux.

Quoique, à y bien réfléchir, et je l'ai réalisé à cet instant, je n'avais aperçu aucun animal hormis la couleuvre, ni entendu le moindre chant d'oiseaux.

Second constat, plus prosaïque celui-là: il n'y avait pas de fenêtre.

Au centre du bâtiment, sous le trou creusé par dame Nature, trois bancs en bois formaient un demi-cercle devant ce qui avait tout l'air d'être un autel.

Profitant de ce que la lumière de fin d'après-midi se déversait dans cette zone précise, je suis allée y voir de plus près.

Tout cela était des plus excitants.

Je ne m'étais pas sitôt mise en marche que l'une des lattes de bois, pourrie par l'humidité, a cédé sous mon poids.

J'ai été quitte pour plus de peur que de mal, mais j'ai redoublé de prudence par la suite.

Le bois des trois longs bancs était lui aussi vermoulu (vermoulu: pourri, mangé par les vers).

L'autel tenait, quant à lui, de guingois.

Sur la droite, une voûte ouvrait sur ce qui avait été le dortoir. Il n'en restait plus que des vestiges après qu'un arbre s'y fut abattu, fendant la toiture et déstabilisant les poutres de soutien. Quatre paires de lits superposés demeuraient debout, mais étaient à présent rongés par la mousse: peut-être était-ce là tout ce qui les tenait encore.

D'où je me trouvais en arrivant, je n'avais rien vu de tout cela.

Rien vu du piètre legs de Nicolas Jones et de Louise Valois.

Et les champignons qui refusaient toujours d'être magiques...

Non, rien, il ne se passait rien.

En reprendre un peu.

Juste un peu.

Et croquer dans du liège.

J'allais repartir lorsqu'une tache colorée, sur le plancher, a attiré mon attention. Ce même rouge foncé qui avait servi à tracer l'inscription sur le mur, dans la maison.

Du bout du pied, j'ai repoussé les feuilles flétries et les aiguilles. Méthodiquement, j'ai mis au jour le reste de la composition, empreinte physique d'une mythologie inventée, et qui faisait environ deux mètres de diamètre. Elle occupait tout l'espace à l'intérieur du cercle délimité par les bancs et l'autel.

Il s'agissait d'un serpent enroulé sur lui-même. Le bout de sa queue constituait le point d'origine, au centre.

Je me tenais dans sa gueule ouverte, montrée en plan de coupe. Hormis ses écailles, il avait des cornes en spirales pareilles à celles d'un bouc.

Un bouc... N'était-ce pas là l'animal que le christianisme avait choisi pour représenter mon partenaire de danse, le Diable? Intéressante association...

On avait en outre peint un immense œil plein au serpent.

Plein, insondable.

Opaque.

Comme le lac.

Le dessin s'est alors animé.

Le serpent qui tournoyait vers l'extérieur, comme s'il sortait de sa tanière...

Moi, hypnotisée, qui fixais le point d'origine, au centre...

Une vague de nausée m'a alors traversée, et je me suis assise sur le banc du centre, face à l'autel.

Fermant les yeux un instant, je me suis mise la tête entre les genoux.

Inspirer, expirer.

Le haut-le-cœur passé, j'ai redressé la tête, puis j'ai rouvert les yeux. Scrutant la noirceur qui régnait derrière l'autel, hors de la zone éclairée par le trou dans la toiture, j'ai cru entrevoir... quelqu'un.

Une silhouette.

Une silhouette imposante qui s'est avancée jusqu'à l'autel.

Ses traits étaient à peine discernables, mais je l'ai tout de suite reconnu.

Son visage grimaçant.

L'éclat brillant de son regard halluciné.

Monté en chair, Nicolas Jones me contemplait.

Puis, son corps a été parcouru d'un soubresaut, et son regard, son regard halluciné, m'a semblé... vaciller.

Et la tête s'est détachée de la silhouette.

Et elle a roulé, roulé...

Roulé jusqu'à mes pieds.

J'ai tressailli en ouvrant les yeux de nouveau, mais pour vrai cette fois, comprenant que j'avais dû m'assoupir et rêver que je me réveillais. J'avais toujours la tête entre les genoux. Je l'ai redressée, éprouvant une désagréable impression de déjà-vu.

Scruter la noirceur au-delà de l'autel.

Rien.

Ni silhouette, ni tête décapitée à mes pieds.

J'ai poussé un soupir de soulagement, un peu malgré moi. Sous mes cuisses que je sentais gagnées par l'humidité, le banc était mouillé, ai-je alors compris un peu tard.

J'allais me lever lorsque, tournant la tête, je me suis retrouvée nez à nez avec Nicolas Jones, son faciès putréfié fendu d'un rictus grotesque.

J'ai repris connaissance devant l'autel. Des aiguilles avaient imprimé leur forme sur ma joue; je l'ai senti en m'essuyant le visage.

Pas de douleur musculaire.

Pas de crise d'épilepsie.

Arrière, Satan.

Je n'avais été victime que d'une bénigne hallucination. N'était-ce pas la raison d'être des champignons?

Était-ce ce genre d'épisodes que mes congénères trouvaient si *lit*?

J'avoue que ça me plaisait assez, comme une fantasmagorie accompagnée d'un rush d'adrénaline.

Certes, j'aurais pu provoquer une crise et me cogner la tête en tombant dans les pommes. Et sombrer dans un coma. Mort cérébrale.

Ma mère aurait alors pu me débrancher et hériter de tout: enfin libérée, Isabelle-Marie.

Mais bon, il semblait bien qu'elle devrait encore s'armer de patience, et que moi, je m'étais trouvé une nouvelle distraction.

Je suis rentrée devant l'insistance de mon estomac. Dans le salon, ma mère farfouillait dans sa valise ouverte qu'elle a refermée dès qu'elle m'a vu arriver.

Dissimulations, mensonges...

Mensonges.

Sur la table basse, l'urne attendait son heure. Compte tenu du ressentiment de ma mère, elle risquait d'attendre longtemps.

«T'es toute sale. T'es tombée, ma chouette? Tu t'es fait mal?»

J'avais horreur de ce surnom, «ma chouette». À défaut de pouvoir me dire «ma belle», Isabelle-Marie s'en était remise à une imagerie neutre.

Évidemment qu'elle ne pouvait pas me dire «ma belle». Ç'aurait été se moquer de façon bien trop manifeste, comme la serveuse, quelques heures plus tôt.

Cette serveuse sans âge et sans expression qui avait ri de moi et de ma laideur sans que ma mère réagisse.

Probablement riait-elle, elle aussi, intérieurement, elle dont les méthodes étaient plus sournoises.

Oh, elle était capable d'être ouvertement méchante. Comme l'année précédente lorsque, mine de rien, en plein souper, elle m'avait affirmé avoir envoyé des photos de moi à une agence de mannequins; que ce pourrait être un bon moyen de payer mes études.

«J'ai envoyé des photos de toi à une agence de mannequins. Ça pourrait être un bon moyen de payer tes études.»

Ses mots, *texto*.

Oui, elle m'avait dit ça. Levant à peine les yeux de son assiette, elle m'avait... balancé ça. Et elle m'avait souri, sarcastique jusqu'au bout.

Je n'ai rien laissé paraître. Rien.

Mais c'est à ce moment, à ce moment précis, oui, que je me suis mise à la détester.

Fin de m'ennuyer de ses histoires et de son giron.

«Ma chouette», a-t-elle répété.

Inquiétude dans la voix, gestes trahissant déjà un léger engourdissement éthylique.

J'ai réfréné avec beaucoup de difficulté une envie de rire aussi soudaine qu'inattendue.

J'ai répondu que j'avais trébuché sur une racine. Une racine saillante.

Je ne lui ai pas parlé des bébés couleuvres: ça, ce serait mon secret.

Le souper à la maison du lac s'est déroulé de manière semblable à ceux de notre appartement en ville: après avoir fait réchauffer un plat surgelé vers les dix-neuf heures, je suis allée le manger dans ma chambre. La différence étant qu'il ne s'agissait pas réellement de ma chambre, mais de l'ancienne chambre de ma mère, et que cette dernière n'était pas en train de se trémousser au bar, mais qu'elle levait son verre à la mémoire de sa chère disparue, au salon.

Santé, l'urne.

La lasagne surgelée n'était pas mauvaise. Je me disais cela, que la lasagne surgelée n'était pas mauvaise, quand j'ai senti qu'on m'épiait.

J'ai relevé la tête vers la fenêtre. Appuyé contre le carreau, le visage d'une petite fille.

Le visage lunaire d'une petite fille.

J'ai bondi sur mes pieds mais, déjà, elle s'était volatilisée.

J'ai renfilé mes baskets en vitesse, j'ai quitté la chambre puis la maison, jetant au passage un coup d'œil à ma mère qui somnolait au salon.

Dehors, le soleil achevait de se coucher, dévoré par les arbres

affamés.

M'arrêtant net, parce que c'était plus fort que moi, j'ai senti le crépuscule arriver.

J'ai vu la lumière ambiante décliner.

Calme, la forêt alentour ne trahissait la présence d'aucune visiteuse embusquée.

Puis, un craquement.

Pointant mon téléphone vers les fourrés, j'ai appuyé sur la fonction «lampe de poche».

Et elle était là, debout en plein milieu de l'entrée de la cour: pâle, spectrale.

Je l'ai appelée en m'avançant.

Elle a déguerpi.

Je l'ai suivie le long du chemin, certaine de pouvoir la rattraper rapidement.

Dans le faisceau de lumière, je la voyais bien.

Oui, j'allais pouvoir la rattraper. Rapidement.

J'en étais certaine.

Mais elle esquivait le faisceau...

Et j'ai commencé à être moins certaine.

À un moment, ma chaussure droite s'est enfoncée dans une section plus boueuse du chemin. J'ai senti la morsure de l'humidité sur mes orteils.

J'ai été surprise de déboucher sur la route secondaire qui nous avait conduites, ma mère et moi, de Rivière-aux-Hiboux jusqu'au lac.

J'avais l'impression de n'avoir couru qu'un instant...

J'allais rebrousser chemin en me disant que je venais sans doute d'infliger la peur de sa vie à la fille de campeurs et que ce n'était qu'une espièglerie d'enfant, lorsqu'une masse sombre en bordure de la route a attiré mon attention. Une masse gris-bleu.

J'ai tout de suite reconnu, en l'éclairant, la voiture qui nous avait suivies.

Je me suis approchée, peut-être un peu trop enhardie par ma course.

Il n'y avait personne, à l'intérieur du véhicule. Au passage, le faisceau de mon téléphone a éclairé un épais dossier posé sur le siège du passager.

«Je peux t'aider?» m'a demandé le conducteur en sortant des fourrés.

Il finissait de remonter sa braguette.

J'ai reculé.

Il n'a pas fait un pas de plus, levant une main en signe de bonne volonté. À sa décharge, il n'a pas essayé de feindre l'ingénuité (ingénuité: candeur). Il m'a d'emblée avoué qu'il s'apprêtait à aller voir ma mère. Qu'il avait attendu que soit passée l'heure du souper. Qu'il était conscient des circonstances pénibles, mais qu'il espérait obtenir une entrevue, avec elle, avec ma mère. Qu'il nous avait suivies, oui, mais que c'était uniquement pour ne pas risquer de nous rater. Qu'il était journaliste et s'appelait...

«Pierre Dutil», l'ai-je interrompu en le reconnaissant pour l'avoir vu souvent à la télé.

Bien que j'aie été moi-même plutôt contente de le rencontrer, je doutais fort que ma mère veuille lui parler, voire lui ouvrir la porte.

Ce que je lui ai dit.

Cela n'a pas paru le démonter et, après une hésitation, il m'a demandé:

«Tu... Tu connais cet endroit, un peu?»

Ç'a été plus fort que moi. Même si, au fond, j'avais plutôt envie de discuter avec lui, j'ai rétorqué, pleine d'assurance:

«Je suis encore mineure. Vous avez besoin du consentement de ma mère pour réaliser une entrevue avec moi. Non?»

Ce «Non?», c'était la porte que je laissais entrouverte à la conversation.

«Oui, tu as parfaitement raison. Et c'est probablement loin de m'être acquis, ça aussi», a-t-il répliqué en prenant un air mi-sage, mi-désolé.

Puis, il a ajouté:

«C'est juste que tu ne fais tellement pas ton âge; tu as l'air plus mature.»

Dès lors, j'ai... j'ai voulu poursuivre la discussion. À cause de

cette dernière remarque, et à cause de la manière dont il me regardait.

Il me regardait comme un homme regarde une femme. Une femme.

Il n'était pas beau, mais il n'était pas sans charme, même s'il était vieux. Et moi, moi n'avais-je pas une vieille âme, à défaut d'être belle?

Si on me regardait parfois avec insistance, c'était à cause de ma laideur, je le savais.

Mais ce regard-là était différent.

Différent en cela que cet homme, Pierre Dutil, essayait de toute évidence de ne pas insister, justement, mais sans y parvenir tout à fait: il détournait la tête, se raclait la gorge, mais ses yeux retombaient sur moi, sur mon corps.

Comme s'il était intimidé. Comme s'il était... séduit.

Étais-je donc... désirable?

Un ange est passé, selon l'auguste expression. Ce qui veut dire que le silence s'est prolongé jusqu'au malaise. J'y ai mis un terme, reprenant sur moi.

«Vous devez vouloir profiter du décès de ma grand-mère pour écrire un second tome: *L'horreur du lac Misiginebig revisitée?*»

Un sourire fugace a creusé des rides plus profondes sur son visage pas laid, pas laid du tout en dépit de son âge. Était-ce la télévision, qui le magnifiait à mes yeux, ou était-il réellement un homme mature «qui n'était pas sans charme»?

D'emblée, il ne m'avait pas fait grande impression, et pourtant, maintenant qu'il me regardait et me souriait...

On me regardait et on me souriait? Moi, la bête, fille de la belle?

Chose certaine, mon titre ne sonnait pas trop mal, à en juger par sa réaction.

«Ta mère s'est sortie de l'enfer: c'est un récit inspirant qui devrait être raconté», a-t-il plaidé.

Isabelle-Marie s'était-elle «sortie de l'enfer»?

Pas selon mes propres observations, mais qu'en savais-je?

Moi, l'enfant du lac, celle qui dansait avec le Diable.

Qu'en savais-je?

Je n'étais après tout que la progéniture infâme, le fruit du viol.

Fruit du viol...

Fruit et viol: les deux mots juraient l'un avec l'autre. Oxymoron. Le fruit nourrissait, tandis que le viol meurtrissait.

Quoiqu'un fruit pouvait être pourri.

Il pouvait être empoisonné.

La chair tendre de la pêche entourait un noyau plein de cyanure.

Je devais faire un drôle d'air, car le journaliste s'est mis à m'observer cette fois avec attention, comme si j'allais me trouver mal.

Le Diable ne m'avait pourtant pas invitée à danser, je l'aurais senti arriver...

Recouvrant mes esprits, j'ai pointé le dossier, à l'intérieur de sa voiture.

«Vos notes pour le second tome?»

Il a opiné.

«C'est une copie de mon fichier-maître. Je comptais la remettre à ta mère, en signe de bonne foi. Elle a le droit de savoir. Il y a énormément d'information, là-dedans. J'ai eu accès aux registres de l'état civil... Il y a des choses que même ta mère ignore encore, je pense.»

Et moi donc!

«Quelles choses?» me suis-je enquis.

Moi aussi, j'avais le droit de savoir.

Moi, le fruit pourri.

Moi, le noyau.

«Je... Je préfère en discuter d'abord avec ta mère. Je reviendrai demain dans la matinée», qu'il m'a répondu, prêt à prendre congé.

«Je peux le lui remettre, le dossier», ai-je proposé, impatiente de prendre connaissance de son contenu.

Oui, bon, c'était assez maladroit de ma part, je l'admets volontiers.

Mais j'étais fatiguée.

Et j'avais l'esprit embrouillé.

Certes, mes sens étaient plus aiguisés – je percevais et j’entendais davantage de choses, oui.

Je décodais mieux les gens; ma mère, Isabelle-Marie, également. Et lui, Pierre Dutil, le charmant homme mature, tout œillades et sourires.

On ne pouvait plus rien me dissimuler, non.

Et je perçois.

Et j’entends.

Davantage.

Tout.

Vrai, vrai: tout cela était – est – vrai.

Mais il arrivait – arrive – que mon esprit s’embrouille.

C’est comme un maelström (maelström: puissant tourbillon) dans lequel je m’enfonce, de mots en raisonnements, comme alors, comme maintenant.

Maelström, tourbillon, tourbillon au centre du lac, le lac du Grand Serpent...

«Non. Merci. Il vaut mieux que je le lui remette en mains propres. Tu dis que ta mère ne voudra pas me voir... Peux-tu quand même lui dire que je suis passé? Et que je reviendrai demain avant-midi? Ou est-ce que ce serait préférable que je passe après le dîner, en début d’après-midi? Qu’est-ce que tu en penses, toi?»

Il ne faisait que retarder le moment de son départ, j’en éprouvais l’intime conviction.

Comme moi j’avais retardé le mien, appuyée contre le majestueux sapin, cet après-midi-là.

Ma main entre mes cuisses... Mes doigts mouillés...

Ce regard...

Encore ce regard...

Puis, il a repris la parole, et la situation s’est révélée pour ce qu’elle était: une cruelle mystification. Dutil m’avait bernée. Ces regards, ce sourire fugace: comédie! Une comédie pour se rapprocher de ma mère afin qu’elle lui accorde cette entrevue.

«C’est fou ce que tu ressembles à ta mère au même âge...», qu’il m’a asséné.

Comme si j'étais trop stupide pour me rendre compte à quel point j'étais affreuse, à quel point je ne ressemblais pas à ma mère, à quel point mon visage était un supplice pour l'œil.

Dutil en était donc, lui aussi. Il était de la médiocrité du monde, de la lie. Comme les autres élèves, comme la serveuse. Comme ma mère.

Vexée, je l'étais.

Furieuse, je l'étais.

Vexée par lui, furieuse contre moi-même.

Aussi ai-je voulu me venger de Dutil. Alors je lui ai proposé de parler à ma mère sur-le-champ. Lui ai dit que j'avais aimé son premier livre et que ça ne me dérangeait pas de l'aider. Qu'il me donne une vingtaine de minutes pour convaincre ma mère.

Si elle acceptait, je reviendrais le chercher ici, et si elle refusait, eh bien, je ne reviendrais tout simplement pas et il pourrait retenter sa chance le lendemain.

«Tu as lu mon livre?» a-t-il relevé, surpris.

Il semblait curieux de savoir ce que j'en avais pensé, étant après tout la personne la plus intimement liée à l'affaire qu'il ait rencontrée.

De fait, il n'avait pu s'entretenir ni avec ma grand-mère ni avec ma mère. Et encore moins avec Nicolas Jones.

«Évidemment, que je l'ai lu, me suis-je entendue lui répondre. Je n'étais pas née, mais ça me concerne. Je vais avoir dix-sept ans demain. Si vous faites un calcul...»

Mon aplomb l'a décontenancé.

«Vingt minutes», ai-je répété en tournant les talons.

Qu'il aille au Diable, ai-je pensé en m'éloignant sur le chemin.

Qu'il aille danser avec lui.

—

Le jet chaud massait mes épaules, ma nuque, mon dos...

Il régnait dans l'espace baignoire-douche une chaleur caressante. Le rideau ciré retenait la vapeur qui formait autour de moi une brume plaisante: c'était d'autant plus facile de ne pas voir le bout de mon pied palmé.

Je demeurais obnubilée par ma rencontre inopinée avec Dutil.

Et par son regard.

Son regard de fourbe qui m'avait bernée.

Il m'avait bernée, oui.

Moi qui en étais à lui trouver un certain charme.

Moi qui m'étais tenue devant lui comme j'avais été assise auprès du sapin majestueux: alanguie.

Je me vengeais en le faisant poireauter: ne plus y penser.

Caresse, chaleur... Brume plaisante...

Comme l'ombre sur le lac, au matin... Ce matin-là, celui du rêve récurrent dont je ne me souvenais pas, ou si peu, comme là, juste là...

Une crampe au niveau du bas-ventre m'a ramenée à des considérations plus terre à terre. J'ai senti un caillot sortir de mon sexe, puis un deuxième, puis un troisième...

Après le huitième caillot, j'ai cessé de compter, affaiblie et...

La vapeur m'empêchait toujours de voir le bout de mes pieds, mais je n'avais pas besoin de voir. Je les sentais se tortiller contre ma peau nue, les bébés couleuvres.

Puis soudain, plus rien. Je n'ai plus rien senti.

Passer ma main entre mes cuisses...

De l'eau, rien que de l'eau...

Une ultime vision provoquée par les champignons consommés en après-midi...?

Le jet chaud qui massait mes épaules, et ma nuque, et mon dos...

Ne pas repenser à Dutil.

Ne pas repenser au dossier.

Le dossier...

Mon esprit y revenait, buté, lorsqu'une diversion inattendue a eu raison de mon obsession du moment: je devais avoir vidé le chauffe-eau, car j'ai senti un refroidissement s'insinuer, de plus en plus marqué.

J'ai fermé les robinets, à regret. Autour de moi, l'air restait confortablement tiède. J'appréhendais le choc thermique qui

m'attendait derrière le rideau ciré; j'aurais voulu que la chaleur caressante dure, indéfiniment.

Derrière le rideau ciré, il n'y avait rien pour moi. Rien que cette odeur de renfermé à présent mêlée de tabac. Rien que ma mère avachie au salon devant sa vodka.

En rentrant, je l'avais trouvée assoupie, ivre... Ivre de peine et d'alcool.

Il était pourtant encore relativement tôt. Dehors, la nuit venait à peine de succéder au soir.

Étais-je passée par ma chambre, la sienne? Étais-je venue directement dans la salle de bain?

J'avais jeté mes vêtements en boule dans la laveuse; amas informe. Avec mes baskets.

Oui... Ça me revenait: ma chaussure droite pleine de boue. Et puis j'avais tout enlevé parce que j'avais eu chaud, en courant, et toutes ces heures, assise dans la voiture...

Une seconde douche, ce n'était pas un luxe. Et cela me détendrait après...

Après Dutil.

Je m'étais dit cela, oui.

Ça me revenait, donc... Mes vêtements dans la laveuse, et ma serviette! Ma serviette hygiénique: elle était complètement sèche. Mes menstruations avaient cessé d'un coup. Marie avait séché ses larmes.

C'était inhabituel, très inhabituel. Cela, conjugué à l'effet rémanent des champignons: je pouvais bien avoir «halluciné» ces bébés couleuvres sortir de moi...

Quand je me suis résignée à tirer sur le rideau de la douche, un nuage de vapeur s'est échappé de l'habitacle, couvrant miroir et lavabo d'une fine pellicule de buée. J'avais posé là, sur le large rebord, mon carnet, mon téléphone, et le sac de champignons.

Une serviette nouée autour de la poitrine, j'ai récupéré mon matos puis j'ai quitté la salle de bain.

Malgré la semi-obscurité dans le couloir, je distinguais la trace boueuse de mon passage. J'ai pris garde de ne pas fouler les taches sombres, pieds nus que j'étais.

J'ai poussé jusqu'au salon, le sachet de champignons caché

derrière mon dos: ma mère roupillait encore devant sa lasagne froide et sa vodka tiède et ses mégots fumants.

Qui sait si je fêterais bel et bien mes dix-sept ans ici: peut-être Isabelle-Marie mettrait-elle le feu avant?

Revenant sur mes pas, j'ai pris une autre serviette dans la salle de bain, m'en suis servie pour essuyer la trainée sombre dans le couloir, puis l'ai envoyée dans la laveuse avec le reste de mes trucs.

J'ai ensuite essayé de poursuivre, dans mon lit, la lecture d'un recueil de Tennyson que j'avais emmené avec moi, mais je ne tenais pas en place.

J'étais à la fois frustrée et intriguée.

J'étais fébrile.

Le dossier... le dossier... Et Dutil.

Je n'arrivais pas à penser à autre chose.

Je me suis donc relevée.

Machinalement, j'ai regardé par la fenêtre de la chambre: point de fillette.

Point.

Après une hésitation, j'ai rouvert la porte puis j'ai poussée celle d'à côté.

Celle de la chambre de ma grand-mère.

Chapitre 6

Ses vêtements, ses cendres

Il régnait dans la pièce une atmosphère de stagnation; comme une odeur de fleur flétrie, de vieillesse.

Quoique les lieux aient été impeccablement tenus, ici aussi.

Une petite fenêtre à carreaux pareille à celle de l'ancienne chambre de ma mère dispensait un éclairage nocturne chiche, une fois retiré un panneau de bois similaire à l'autre.

Pourquoi condamner les fenêtres de la sorte? Qu'avait-elle encore à cacher, Louise?

Au dehors, pas trace de lune à travers les hautes cimes faméliques.

M'éloignant de la fenêtre, j'ai détaillé le contenu spartiate de la chambre: lit, ici double et recouvert d'une courtepointe beige, commode et table de chevet. Une penderie faisait face au lit.

J'ai posé mon carnet, mon téléphone et le sachet sur la commode, puis j'ai étudié le couvre-lit un instant. Sans trop réfléchir, instinctivement, j'ai rabattu la partie inférieure du couvre-lit pour ensuite rabattre le drap, puis le drap-housse, mettant à nue la moitié du matelas.

Cramoisie.

La tache, longue, ovale, était rouge cramoisi, presque brune. Presque comme la peinture qui avait servi à tracer l'inscription et à dessiner le serpent à tête de bouc.

Le sang séché, séché depuis des lustres, de Nicolas Jones.

Ma grand-mère l'avait tué, mais n'avait pu tout à fait s'en

détacher.

Elle avait continué de l'aimer.

Elle avait continué de partager son lit.

C'était tordu, j'en conviens, mais ça m'a émue.

J'ai remis les draps et le couvre-lit en place pour laisser leur intimité aux fantômes de la maison, puis j'ai ouvert les portes de la penderie, juste derrière moi.

Un feuillet semblable à celui qui était épinglé au-dessus du lit de la chambre voisine avait été accroché à l'un des battants de la haute armoire, à hauteur des yeux.

La même écriture brusque, la même encre noire, à un détail près.

«En ce jour, l'Éternel frappera de sa dure, grande et forte épée le Léviathan, serpent fuyard, le Léviathan, serpent tortueux. Et il tuera le monstre – Ésaïe 27»

Or, on avait biffé le dernier passage, *«Et il tuera le monstre»*, et on avait ajouté à l'encre rouge :

«Mais le Monstre n'était qu'assoupi, et lorsque l'homme trouva son lit, il Lui envoya une vierge. Et en son sein Il enfanta sa descendance. Et le Serpent qui avait avalé la lune avala ensuite le monde. Vint le néant, puis le Commencement. – Nicolas 1»

J'ai lu et relu ce passage à l'encre rouge, fascinée sans savoir pourquoi.

Cet homme – j'étais incapable de l'appeler «mon père» – s'était de toute évidence cru l'Élu.

Et dire qu'il s'en était trouvé pour avaler ses couleuvres, ou plutôt, son «Serpent».

Neuf disciples, neuf pendus.

Songeuse, j'ai poursuivi mon examen sommaire de la penderie.

Ma grand-mère possédait beaucoup d'argent, mais peu de vêtements. Et rien d'extravagant.

Pantalons de travail en toile, chemises de flanelle, cols roulés...

Une femme des bois.

J'ai mis un instant à réaliser que les vêtements suspendus du côté droit, masculins, étaient plus amples que ceux suspendus du côté gauche, féminins ceux-là.

Ainsi, Louise ne s'était pas contentée de conserver l'empreinte ensanglantée de son gourou d'amant: elle avait gardé accrochés là tous ses habits.

Sans plus réfléchir que lorsque j'avais exposé le matelas nu, j'ai dénoué la serviette autour de ma poitrine, j'ai repoussé un à un les cintres de gauche et me suis choisi un pantalon et un chandail. Dans le bas de la penderie, j'ai pris une paire de bottines de travail.

J'ai rangé mon journal et mon téléphone dans ma poche droite, puis le sachet de champignons, dans la gauche.

La même odeur... rance qui émanait de la pièce se dégageait de l'armoire; elle imprégnait tout.

Sentais-je le rance également, avec sur le dos les vêtements de ma grand-mère?

«Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu fais là?»

J'ai sursauté en découvrant ma mère, debout dans le cadre de porte.

«Habillée comme ça... Si tu manques de linge, y doit rester de mes vêtements, à côté. De quand j'avais ton âge...»

Elle avait du mal à formuler ses mots.

«Les miens vont mieux te faire, c'est certain, a-t-elle repris. Tu pourrais être ma jumelle. Ben... si j'avais encore ton âge, et si j'étais un peu plus *cute*. Tes traits à toi ont une... grâce que les miens ont jamais eue. Y'avait pas d'place pour la grâce, ici.»

Il fallait qu'elle me déteste, profondément, pour me tourmenter de la sorte avec mon physique hideux. Mais pour une fois, sa remarque ne m'a pas blessée.

Isabelle-Marie était pathétique, tanguant légèrement, ses paupières lourdes, ses mots comme de la boue.

Saoule, ivre de peine et d'alcool, oui.

Mais privée de clients pour la prochaine semaine.

Pas «d'ami» pour maman.

Sans mot dire, j'ai refermé les portes de l'armoire et suis sortie de la chambre.

En passant à côté d'elle, j'ai pris soin de ne pas frôler ma mère, de ne pas la toucher.

J'ignore pourquoi.

Mais je sais que je l'ai évitée.

Étais-je froide? Ou étais-je, comme elle, cruelle?

Non. J'étais honnête, en paroles, en pensées et en gestes, voilà tout.

Plutôt que de me suivre puis de retourner se coucher au salon, je l'ai vue du coin de l'œil pénétrer à son tour dans l'ancre de sa mère et celle, naguère, de Nicolas Jones.

J'ai entendu les ressorts du lit grincer.

J'ai entendu ma mère pleurer.

Impossible de dire combien de temps elle est restée là. Moi, j'ai lu, j'ai écrit: j'ai refusé de jouer à son petit jeu.

Refusé.

Concentrée sur les vers de Tennyson (*«Et sous la Lune les moissonneurs se fatiguent / À empiler des gerbes sur ces hauts terrains dégagés / Écoutant, des murmures: voici la fée...»*), je l'ai entendue, distraitement, qui faisait sa toilette dans la salle de bain.

Rude journée pour Isabelle-Marie.

Rude journée.

Avant de me mettre au lit pour la nuit, je suis repassée par la salle de bain, moi aussi.

Brosser mes dents, avaler ma pilule: toujours pas de danse en vue.

Satan gardait ses distances.

Avait-il lui aussi peur du Serpent?

J'allais m'enfermer dans mes quartiers temporaires, quand je me suis fait la réflexion qu'il était préférable de m'assurer, auparavant, que ma mère n'avait pas échappé l'un de ses mégots par terre.

À l'appartement, je n'y songeais pas trop, mais ici, avec tout ce bois...

Elle ronflait presque imperceptiblement, couchée sur le divan, une pile de couverture posée à ses pieds.

J'ai résisté à la tentation de l'abrier.

J'ignore pourquoi, encore.

Mais je sais que je ne l'ai pas abriée.

Puis, mon regard s'est posé sur l'urne.

La nuit était tiède et calme. La noirceur ambiante ne m'effrayait pas. Je la trouvais... apaisante.

Tenant l'urne serrée contre ma poitrine d'une main, j'ai brandi de l'autre mon téléphone, traçant un passage lumineux jusqu'au garage, puis du garage, vers le long du sentier...

Les vêtements de ma grand-mère étaient confortables, et ses bottines étaient idéales pour marcher en forêt.

Arrivée devant la chapelle, j'ai poussé de tout mon poids sur la porte en prenant cette fois garde de ne pas tomber.

À l'intérieur, humidité et ténèbres; une atmosphère de délabrement quasi liquide.

Les cendres de mère-grand sous le bras, le faisceau de mon téléphone guidant mes pas, je me suis dirigée vers la zone circulaire délimitée par l'autel et les bancs. Je savais que j'agissais conformément à ce qu'aurait souhaité la défunte; j'ai ouvert l'urne et ai répandu son contenu sur la peinture, sur le Serpent.

Étonnant, quand même: en dépit de toutes ses précautions et précisions, ma grand-mère n'avait rien spécifié dans son testament quant à la manière dont elle désirait que l'on dispose de ses cendres.

Un test m'étant destiné?

J'avais trouvé la peinture, j'avais trouvé les écritures...

J'avais trouvé les vêtements, ses vêtements; les avais revêtus.

Tout cela m'était-il adressé?

Moi, l'enfant du lac.

Moi, Son enfant.

Tout cela, pour que j'accomplisse ma fameuse... destinée?

Remettre l'urne vide en place sans qu'Isabelle-Marie se réveille.

Allumer la lumière du plafonnier de la chambre, fermer la porte de la chambre...

Me déchausser, me déshabiller et me glisser sous les draps.

J'ai tenté de me replonger dans le recueil de Tennyson, mais la concentration n'était décidément pas au rendez-vous.

Étendue sur le lit, le livre ouvert sur ma poitrine, j'ai scruté le plafond en planches grossières.

Des souris couraient-elles dans l'entretoit?

J'ai tendu l'oreille.

Silence.

Silence, oui; comme l'après-midi même, avec ces oiseaux qui ne chantaient pas et ces animaux qui se cachaient. Hormis la couleuvre.

La couleuvre mange la souris, me suis-je dit.

J'ignore à quel moment le sommeil a eu raison de moi.

J'avais les yeux ouverts et je scrutais le plafond – les rainures du bois, ses nœuds, ses décolorations.

J'avais les yeux ouverts et je n'avais plus devant moi les planches grossières du plafond, mais celles du quai.

Je n'étais plus couchée, mais debout.

Les yeux ouverts, toujours, je me suis avancée.

Je me suis avancée sur le quai et ce qui se produirait ensuite ne compterait pas.

Cela ne compterait pas puisque je ne m'en souviendrais pas.

III

«Je me suis mis cela dans la tête, de vivre la tempête jusqu'au bout, le plus profondément possible, au cœur de son épicentre, semblable à un fou que je suis, jouissant de la fureur de la mer et m'y projetant, délivré de toute pesanteur...»

Les fous de Bassan
Anne Hébert

Chapitre 7

La vierge du Léviathan

Ce dont je me souviens, c'est qu'il faisait encore nuit lorsque je me suis réveillée.

La lumière était allumée et le recueil...

Ce n'était plus le recueil de Tennyson, qui était posé sur ma poitrine, mais un épais dossier.

Cet épais dossier-là.

Comment...

Comment était-il arrivé sur moi?

Le recueil de Tennyson était maintenant posé sur la table de chevet.

Mais la porte, la porte que j'avais fermée, était entrouverte.

Je me suis levée en consultant mon téléphone.

Il n'était que 11 h 11 du soir.

11 h 11... faire un vœu...

Enfiler ce chandail, le mien désormais, et sortir de la chambre, inspecter la maison, la maison qui, elle non plus, ne dormait pas.

J'ai trouvé ma mère au salon, mais à présent réveillée, tout comme moi (non, pas comme moi; elle n'était pas comme moi). Son verre était vide, mais sa cigarette fumait.

Elle n'était pas seule: Pierre Dutil était assis dans un fauteuil près du divan.

Près d'elle.

L'air... nonchalant.

Arrogant.

Envolés, ce regard, ce sourire.

Me mettre de son bord pour se rapprocher de ma mère.

Pour *mettre* ma mère.

S'ils n'avaient pas encore baisé, ça ne saurait tarder.

Dutil avait non seulement patienté, mais il s'était décidé à venir frapper.

Et Isabelle-Marie l'avait laissé entrer, et elle m'avait remis le dossier. Elle connaissait probablement déjà son contenu; l'avait vécu.

À moins que ce soit lui, qui soit venu?

Dans ma chambre, pendant que je dormais, poser le dossier sur ma poitrine. Me regarder...

Avec ce regard, à nouveau.

Avait-il eu ce sourire, fugace?

Ma mère l'avait-elle laissé faire? L'avait-elle vu?

Et ma grand-mère, avait-elle laissé faire Nicolas Jones? L'avait-elle vu regarder ma mère?

La regarder *comme ça*? Et se presser contre elle? Se presser, oui... La main du gourou enfoncée dans l'entre-jambes de l'adolescente...

Isabelle-Marie qui était alors sans défense. Tel n'était pas mon cas, même si à notre arrivée, je n'avais pas pensé de glisser un couteau entre le matelas et le sommier, au cas.

J'ai tiré sur le bas du chandail afin de couvrir un peu plus mes cuisses pendant que ma mère expirait un nuage de fumée.

Isabelle-Marie avait-elle appris quelque chose qu'elle ne savait pas, dans ce dossier? Des années qu'elle s'en était tenue au strict minimum en ce qui me concernait. Des années à éluder les questions, à n'y répondre que de guerre lasse, à moitié.

Ou pas vraiment.

En mentant.

Menteuse.

Il continuait de me regarder, l'autre, Dutil.

Je savais qu'il me regardait même si je distinguais mal son visage dans la pénombre du salon.

Je l'ai toisé en retour.

«J'te pensais couchée», a remarqué ma mère en recommençant à faire semblant, semblant de s'intéresser.

Elle a ajouté qu'elle n'arrivait plus à dormir, qu'elle avait renoncé à essayer.

Verre vide, mais énonciation pâteuse.

Le quart de la bouteille de vodka devait avoir été bu.

Deux cruches de quarante onces: alcoolique fonctionnelle.

Des volutes de fumée de cigarette formaient un voile changeant devant son visage à elle, devant le visage d'Isabelle-Marie.

Elle me pensait couchée...

Elle me pensait couchée et donc libre de se taper ce pauvre type venu la vampiriser.

Venu la sauter.

Ils venaient tous la sauter.

Et elle les laissait.

La payaient-ils seulement?

Ni vraiment danseuse, ni vraiment serveuse...

Un extra, avec ça, maman?

«Maman...»

Son front s'est plissé derrière le voile de fumée, derrière le voile changeant de fumée.

La surprise, je crois.

Car je crois que j'ai dit «maman» à haute voix.

Sans le vouloir.

Sans le vouloir?

«Es-tu correcte, ma belle?»

J'ai tressailli en l'entendant m'appeler comme ça devant lui.

Inutile de protester.

Inutile de me faire un dessin.

Sachant ce qui allait arriver, sachant ce qu'il fallait faire quand maman avait «des amis», j'ai rebroussé chemin.

J'avais du reste de quoi lire.

J'avais du reste un passé à découvrir.

—

Fermer la porte de la chambre, allum...

Non, la lumière du plafonnier était déjà allumée.

M'asseoir sur le lit et ouvrir le dossier, enfin.

Enfin oui, ouvrir le dossier et connaître la vérité.

J'ai lu rapidement, compulsivement. Des pages photocopiées, la plupart à partir d'impressions de photographies sans doute prises avec un téléphone – sans doute, oui.

Des articles de journaux, des actes de naissance...

Les actes de naissance m'ont troublée, je l'avoue.

Les actes, ils prouvaient...

Ils prouvaient que les parents de Jean-Yves Valois, mes arrière-grands-parents, étaient cousins germains.

Une note manuscrite de Dutil, photocopiée par-dessus la photocopie originale, indiquait: «*Taux anormalement élevé d'unions consanguines à Rivière-aux-Hiboux.*»

Je suis ensuite tombée sur l'acte de décès de mon grand-père. Étant donné son jeune âge, trente-sept ans, une autopsie avait été pratiquée. Dutil avait mis la main sur une copie du rapport qu'avait rempli le pathologiste à l'époque.

Conclusion: cardiopathie congénitale; tétralogie de Fallot.

«*Malformation cardiaque – problème fréquemment associé à la consanguinité*», avait ajouté puis surligné Dutil dans la marge.

Il y avait aussi une photocopie de l'acte de naissance de Nicolas Jones.

Il y avait, également, une photocopie de celui de ma grand-mère, Louise Valois.

Louise Valois, née Louise Jones.

Nicolas Jones et Louise Jones étaient cousins «à la mode de Bretagne», indiquait une autre note manuscrite.

Fouiller le contenu des poches du pantalon de Louise – non, le mien désormais – abandonné par terre...

Activer mon téléphone, rechercher l'expression «à la mode de Bretagne»...

Lire: «Cousins issus de germains.»

Comprendre: lourd héritage consanguin.

Poursuivre: récurrence de trouble bipolaire et de schizophrénie.

Ranger mon téléphone sans presque m'en rendre compte...

Gourou et disciples consommaient des champignons hallucinogènes en quantité. Cela aussi, les autopsies l'avaient confirmé. Une habitude qui aurait pu influencer – c'était là une supposition mise en exergue par Dutil – sur l'instabilité mentale de Jones.

Les champignons... Leur consommation massive avait-elle déclenché un épisode psychotique, voire une forme latente de... de schizophrénie, chez Jones?

Chez moi?

Voir la pièce qui tangué devant mes yeux...

Goûter la texture liégeuse dans ma bouche...

Remarquer l'amas de grenailles de champignons sur la table de chevet...

Fouiller encore le contenu des poches du pantalon...

Palper mon téléphone et mon carnet dans la droite, et dans la gauche...

Plus de champignons; il n'y en avait plus.

Avais-je tout mangé? À mon insu?

Calmer la voix paniquée qui montait en moi...

Rien.

Il ne se passerait rien.

Me relever tant bien que mal, car ébranlée.

Car perturbée.

Je ne pouvais plus rester ici, dans cette chambre, en présence de ce dossier, de cette... vérité.

Était-il encore là, Dutil, à côté? Couché sur ma mère? Couché sur Isabelle-Marie? Ses billets verts tout près, tout prêts.

À moins qu'il ne paie pas.

À moins qu'ils ne paient pas.

Ne pas y aller.

Pas tout de suite.

Me rhabiller, me rechausser.

La chambre de ma grand-mère était plongée dans le noir.

Nuit sans lune, une nuit sans lune.

Allumer le plafonnier.

Errant sans but dans la pièce, je suis retournée vers le placard. Le contenu du feuillet épinglé à l'intérieur m'a frappée avec une pertinence renouvelée.

J'ai alors sorti mon carnet afin de retranscrire le texte complet (ne l'avais-je pas déjà fait?).

«*Et le serpent qui avait avalé la lune avala ensuite le monde*», ai-je lu à voix haute.

Le serpent qui avait avalé la lune... Comme cette nuit, cette nuit sans lune. Une nuit comme celle où ma mère était allée se baigner dans le lac, en face, alors que l'eau était tiède, alors que l'eau était douce.

Comme cette nuit de ma conception, dans la version édulcorée d'Isabelle-Marie.

Ma conception qui avait poussé ma grand-mère à tuer son amant, mon «père», Nicolas Jones.

Mais voilà que dans sa lettre posthume, ma grand-mère écrivait avoir pardonné à ma mère... C'était donc dire qu'elle lui en avait voulu.

Pourquoi à elle? Jones était le coupable. Tellement coupable que ma grand-mère lui avait fendu le crâne avec une hache.

Qu'est-ce qu'Isabelle-Marie, la vierge du Léviathan, pouvait bien avoir à se faire pardonner aux yeux de Louise?

L'histoire officielle, celle relatée aux policiers par Louise et Isabelle-Marie, commençait à sonner de plus en plus faux...

Faux, aussi faux que le sourire de Pierre Dutil.

—

Ma mère était seule dans le salon, de nouveau.

Dutil était parti.

Ma mère s'était étendue sur le divan, de nouveau.

Elle s'était rendormie.

«Isabelle-Marie!»

Elle s'est réveillée en sursaut, ses yeux s'ouvrant en différé, ses paupières bouffies par l'alcool.

Elle a regardé à la ronde, ahurie.

«Cherche pas: il est parti», lui ai-je dit.

«Qui est parti?» m'a-t-elle demandé péniblement, s'essayant encore à jouer les innocentes malgré son état d'ébriété.

Elle ne convainquait en l'occurrence personne, l'ingénue éméchée.

«Ça t'épuise pas, de toujours faire semblant comme ça, Isabelle-Marie?»

«De quoi tu parles...», marmonna-t-elle en adoptant ce qui se voulait une position assise.

J'avais une question à lui poser, mais j'avais oublié laquelle.

Oublié, comme le rêve et la lumière mauve...

L'avais-je vraiment oubliée?

N'étais-je pas en train de m'en rappeler? Juste là?

Une horreur...

Une horreur sans âge...

«Qui a vraiment tué mon père?» ai-je demandé à ma mère, presque surprise de m'entendre.

Ma mère a blêmi, autant que chez le notaire. Peut-être davantage.

«J'ai pas envie d'reparler de ça, ma chouette. OK?»

Son ami du moment parti, elle ne voyait plus d'intérêt à m'appeler «ma belle». Sans public, le spectacle du malheur de sa laidronne de fille perdait de son intérêt.

Mais elle n'avait pas renoncé à jouer pour autant, Isabelle-Marie. Elle avait sa voix de supplication. Sa voix qui faisait en sorte que je me sentais minable d'insister.

Passives-agressives, ses méthodes. Passivité de façade, agressivité sous-jacente.

Assez. Assez!

J'ai crié.

J'ai crié qu'elle avait tout intérêt à vider son sac, parce que Pierre Dutil s'apprêtait à le faire pour nous, publiquement.

Et j'ai répété: «Qui a vraiment tué mon père? Elle... ou toi?»

«S'il te plaît, ma chouette...»

«Elle ou toi?»

«Oui, c'est moi! T'es contente? La seule chose... décente que ma mère a faite pour moi, c'est d'prendre le blâme. Remarque... Je lui ai dit que j'aimais mieux aller en prison que de passer un jour de plus avec elle.»

«Comment c'est arrivé?» ai-je demandé d'une voix glacée.

Elle a secoué la tête, refusant de répondre.

«Comment!?» ai-je hurlé.

Je n'en pouvais plus: je devais savoir, savoir.

La mine hébétée, ma mère s'est levée, est allée jusqu'au réfrigérateur dans la cuisine et a sorti du compartiment du haut la bouteille de vodka déjà entamée.

Elle l'a rapportée dans le salon, s'est rempli un verre, l'a posé près de l'urne vide puis s'est allumé une cigarette.

«Ça s'est passé dans le lac», a-t-elle commencé.

Normal, puisque j'étais l'enfant du lac.

Elle me l'avait racontée, cette histoire-là.

Et si ce n'était pas qu'une histoire? Si c'était plus que cela?

Ma mère a pris une gorgée puis, fixant le liquide transparent, elle m'a raconté une histoire semblable, mais différente.

L'histoire d'une adolescente, presque une jeune femme, qui vivait dans la forêt près d'un lac avec sa mère et le compagnon de sa mère. D'autres amis vivaient avec eux: trois hommes et six femmes.

Je les voyais: la maison, le lac, eux, tous, je les voyais.

Le compagnon de la mère possédait un pouvoir particulier: lorsqu'il parlait, on l'écoutait. Parce qu'il savait des choses. À propos du lac, et à propos de l'avenir du monde.

Un monde à châtier, un monde décadent.

Un monde auquel eux survivraient, s'ils écoutaient ses enseignements.

Car ce monde-là serait détruit, englouti dans les entrailles du Serpent qui dormait au fond du lac. Le lac au bord duquel ils habitaient et priaient.

Nicolas Jones et ses disciples priaient le monstre, Misiginebig, qui selon le gourou n'était pas une créature physique.

Le Serpent assoupi n'était pas dans le lac.

Il *était* le lac.

Il avait toujours été là, avant même les Premières Nations qui l'avaient craint, avant même le début des temps. Et pour se matérialiser et accomplir la prophétie, il devait s'incarner à travers une progéniture humaine.

C'était ce que Jones en était venu à croire et à faire croire à ses dévots.

C'était nuit de nouvelle lune, mais Nicolas avait décrété que l'astre n'était pas visible dans le ciel parce que le Serpent l'avait avalé, comme il était écrit, et que cela signifiait que le moment était venu.

«C'est ma mère qui m'a préparée. Elle m'a lavée comme quand j'étais petite, m'a donné mon bain. Elle m'a coiffée. Elle m'a dit que j'avais pas besoin de m'habiller. J'avais eu dix-sept ans quelques mois auparavant, et elle m'a dit que j'étais maintenant femme, vierge mais femme, et que c'était un honneur d'aller à la rencontre de Misiginebig. Je... Sur le coup, j'ai pas trop compris. Je suis descendue avec elle jusqu'au lac. Ils nous attendaient le long d'la rive, près du quai. En me voyant arriver, Nicolas m'a prise par la main – il avait toujours été gentil avec moi. Il m'a prise par la main et m'a entraînée dans le lac à sa suite...»

C'était au milieu du mois de novembre, et l'eau était glacée... Je la

sentais contre la peau nue de ma mère: l'eau, l'eau du lac, son contact froid, anesthésiant.

C'était en novembre, et pour la première fois, Nicolas n'avait pas été gentil avec Isabelle-Marie.

«J'étais gelée. Je m'suis débattue, nue... Ils sont venus me tenir par les bras et par les jambes pendant que lui me... Il disait que Misiginebig était en lui; qu'il le possédait. Que sa semence à lui était la semence du Serpent... Il avait les yeux révoltés. Il était comme... en transe. Ma mère est restée sur la rive. À un moment, j'ai surpris son regard. Je l'ai vue m'haïr.»

Et moi je voyais cela aussi: les yeux paniqués d'Isabelle-Marie, et ceux, jaloux, de Louise.

Parce que j'y étais.

Parce qu'à ce moment-là, j'y étais déjà.

«Ç'a été rapide, mais c'est comme si ça avait duré une éternité. Ma mère m'a enroulée dans une couverture et lui, Nicolas, il m'a remontée à la maison dans ses bras. J'ai même pas eu un rhume.»

Elle s'est tue, comme stupéfaite par ce dernier détail, toutes ces années plus tard.

«Au bout d'un mois, quand ma mère a été certaine que j'avais pas eu mes règles et que j'étais donc enceinte, Nicolas et elle sont passés à l'autre étape de leur plan; de leur rituel, comme ils disaient. Ils étaient... pressés, excités. Nicolas a avoué avoir empoisonné les plats, mais c'était ma mère. Elle s'occupait des repas, elle s'occupait des champignons... Elle gardait tout le monde *high*. Mais j'ai rien dit. Lui, il les a pendus. Je les ai entendus discuter, tard. Ils savaient qu'la police viendrait avant longtemps. Nicolas a dit qu'il irait en prison mais que ma mère et moi, on devait rester ici pour que s'accomplisse la suite de la... de la prophétie. Des insanités. Un paquet d'insanités.»

Isabelle-Marie a cessé son récit un instant puis, tout bas, d'une voix presque inaudible, a ajouté:

«Quand je l'ai tué, avec la hache... Ils dormaient, tous les deux; paisibles. Ma mère s'est réveillée au deuxième coup. Elle était déjà pleine de son sang. Elle a crié, mais elle a pas pu m'arrêter. C'était à l'aube...»

«*Sache que je ne t'en veux plus. Sache aussi que je t'ai pardonnée...*», avait écrit Louise. Ainsi, la formule qui ouvrait la lettre de ma grand-mère n'était pas alambiquée: elle faisait allusion à deux choses

distinctes. Louise avait pardonné à Isabelle-Marie d'être partie, et elle ne lui en voulait plus d'avoir tué Nicolas. Ma grand-mère avait aussi écrit: «*terminer ce que Nicolas a commencé*». Elle était avec lui dans sa prophétie, l'avait toujours été.

Tout était dans sa lettre, au fond. Toute la vérité, bien plus que dans ce dossier.

«La police est arrivée une couple d'heures après, continuait ma mère, incapable de s'arrêter après s'être tant fait prier. J'imagine que la seule raison pourquoi ma mère a pris le blâme, c'était pour s'assurer que moi j'aïlle pas en centre ou en prison et que je mène ma grossesse jusqu'à son terme... Je sais pas. Ce que j'sais, c'est que pour elle, tout ce qui comptait, c'était l'enfant. C'était toi. J'aurais dû parler. À la police, j'veux dire. J'aurais dû dire la vérité. Mais j'voulais juste me sauver. Je... je te sentais grandir en moi, même s'il était trop tôt pour ça; moi, je te sentais. Et je pensais juste à m'sauver, avec toi. Parce que pour moi aussi, tout c'qui comptait, c'était toi. C'est probablement la seule chose qu'on aura eue en commun, ma mère pis moi.»

Elle s'est séché les yeux puis a laissé tomber sa tête contre le dossier du divan.

«Merci», me suis-je entendu lui dire.

Chapitre 8

À présent femme

Assise au salon, ma mère ne paraissait plus tant saoule qu'épuisée. Par son récit, par sa vie.

Puis, elle a tourné la tête vers moi: c'était comme si elle me voyait pour la première fois.

«Il doit être passé minuit, là. On doit être demain...», a-t-elle dit en déposant verre et cigarette le temps de farfouiller dans sa valise, sa valise qu'elle avait refermée, plus tôt, en me voyant arriver.

Elle en a sorti une boîte blanche; une tablette électronique. Comme celle de l'adolescent, sur les marches du perron de l'église, avec et son air absent et son bec-de-lièvre.

Plus laide que lui, j'étais encore plus laide que lui.

«On est parties vite, à' matin; j'ai pas eu le temps de l'emballer. Ça va donner un *break* à ton téléphone. Bonne fête, ma belle.»

Non.

Non.

Non.

Ce n'était pas en train de se produire.

Ce n'était pas en train de se produire, car elle avait oublié mon anniversaire. Je l'avais compris, chez le notaire.

Je l'avais perçue et entendue et décodée; ma mère, Isabelle-Marie.

Ma belle, ma belle, ma belle...

Rien me dissimuler.

Rien.

J'ai posé la boîte sur la table basse où elle s'est évaporée – plus de boîte. Oublié, mon anniversaire.

Ma mère avait repris son verre et sa cigarette.

Elle m'a demandé si j'étais contente; me l'a demandé, oui.

Demandé quoi?

Oublié aussi.

Voile, volutes de fumée...

Elle allait encore se brûler.

Jurant entre ses dents, elle a jeté le mégot dans la tasse pleine. La brûlure a paru la réveiller davantage. Lorsqu'elle a de nouveau reporté son attention sur moi, son expression avait changé.

Elle semblait se rappeler quelque chose.

«T'as parlé de... Pierre Dutil, m'a-t-elle dit. C'est le journaliste qui a écrit le livre... Est-ce... Est-ce qu'il a essayé d'entrer en contact avec toi? Est-ce qu'il t'a appelée?»

Elle avait l'air sincère. Si sincère.

«Menteuse», ai-je pensé.

Menteuse.

Pour une fois qu'elle m'avait dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, il fallait qu'elle se remette à mentir tout de suite après.

Menteuse!

«Arrête! ai-je crié. Arrête! Il était là tout à l'heure, avec toi! Maudite menteuse! Maudite... pute! Pute!»

Il était assis là, assis près d'elle.

Et il l'avait baisée ensuite.

Comme les autres.

Comme tous les autres.

Comme tous les hommes.

«PUTE!!!»

Raïde, livide, elle s'est levée et s'est plantée devant moi. Ses yeux presque sortis de leurs orbites, elle m'a fixée une, deux, trois secondes.

Puis elle m'a giflée.

Une claque spontanée, mais mal assurée.

«Arrête de rire comme ça! T'as l'air d'une...»

Isabelle-Marie n'a pas terminé sa phrase, comme si elle cherchait un autre mot, un autre que celui qu'elle avait failli proférer.

Et moi, je riais? Ah, oui... je riais. J'étais hilare. Avais-je les yeux hallucinés également? Est-ce que je renvoyais à ma mère cette image-là? Celle de Nicolas Jones? Celle de mon père?

«Folle», était le mot qu'Isabelle-Marie avait voulu taire, ne l'en faisant résonner que davantage.

Folle, en toute logique. Pas «weirdo», pas «fucked-up», encore moins «bizarre». Non: folle.

J'ai approché ma bouche de son oreille.

«Ni vraiment danseuse, ni vraiment serveuse», lui ai-je chuchoté.

Ramenant mon regard au niveau du sien, j'ai répété «pute», mais sans crier.

«Tous les hommes que tu ramènes à l'appartement. Tous ces hommes-là... Je les ai entendus sortir de ta chambre. Je les ai vus. Je les vois!»

Et elle qui me regardait sans comprendre.

En faisant semblant de ne pas comprendre.

Mais moi, je savais.

Parce que moi, je percevais et j'entendais et je décodais, les gens; ma mère, Isabelle-Marie.

Les autres ne pouvaient plus rien me dissimuler, non.

Parce que je percevais.

Parce que j'entendais.

Tout.

Tout écrire.

Dans mon journal.

Dans ma poche.

Mon téléphone dans l'une, rien dans l'autre.

Rien, sinon un sachet vide et des grenailles de champignons.

Les champignons de mère-grand, magiques après tout.

Où était passé mon précieux carnet, mon journal?

Mon journal qui ne me quittait jamais.

J'ai alors pris conscience que ma mère me parlait. Ses paroles n'avaient pas de sens.

«Tu comprends pas, geignait-elle. Louise et Nicolas disaient qu'une fille devenait femme à dix-sept ans.»

Et j'ai repensé à la lettre de ma grand-mère: *«Le jour où elle deviendra femme, Sa fille, elle sera.»*

J'avais besoin d'aide, selon ma mère.

Je devais me calmer, selon elle.

Tout irait bien, disait-elle.

Et ça, ça c'était vrai. Cette partie-là... Oui cette partie-là était vraie: tout irait bien.

Tout irait bien parce que je venais de me souvenir où j'avais dû oublier mon carnet: dans la chambre de ma grand-mère.

Lorsque j'avais recopié le texte.

Le texte rédigé sur le feuillet épinglé à l'intérieur de l'armoire.

J'y suis retournée sur-le-champ, presque aussitôt imitée par ma mère qui continuait de geindre derrière moi.

Propos inintéressants: me «débrancher» mentalement.

Mon carnet n'était pas sur le lit de Louise. Il n'était pas non plus tombé par terre, au pied de l'armoire dont j'avais laissé les portes ouvertes.

«Ma chouette?»

Dans l'énervement, j'avais baissé ma garde. Aussi me suis-je remise à l'entendre.

«Qu'est-ce que tu cherches comme ça? Parle-moi...»

«Mon carnet», ai-je répondu sans cacher mon impatience.

À quoi bon?

C'était elle, la dissimulatrice, la menteuse.

Pas moi. Non, pas moi.

«Quel carnet?» m'a-t-elle demandé en usant encore de ce timbre suppliant où pointait une note assez convaincante d'angoisse.

Assez convaincante, oui...

«Mon carnet. Mon journal! Tu sais bien, mon journal dans lequel j'écris tout le temps!»

«Ma belle... t'as jamais tenu de journal. De quoi tu parles? De quoi tu parles...!? Pas toi aussi... Pas toi...»

Je n'ai pas pris la peine de répondre à cela. J'avais fini de jouer à ses petits jeux.

Fini.

«Tout ce temps-là, c'était Nicolas et ta mère qui avaient raison. Et toi, tu voulais m'empêcher de savoir.»

J'ai alors arraché le feuillet de la porte et le lui ai mis entre les mains.

«Tu te souviens de ça, j'imagine? Hein, Isabelle-Marie?»

«Appelle-moi pas comme ça. Est-ce que c'est si difficile de dire maman?»

Et les ressorts du lit de se remettre à grincer.

Et ma mère de se remettre à pleurer.

«Des insanités...», murmurait-elle entre deux sanglots, ses doigts se dépliant lentement, lentement, jusqu'à ce que le feuillet chiffonné aille rouler sur le plancher.

Ce n'était pas grave, qu'elle l'ait chiffonné.

Ce n'était pas grave parce que le texte, je l'avais recopié.

Dans mon journal...

Où était-il? Il fallait que je le retrouve avant d'oublier ce qui venait de se passer, et ce que ma mère m'avait finalement avoué: la vérité, pour une fois.

Écrire avant que tout ne devienne rêve récurrent et lumière mauve.

Lumière mauve...

Tout écrire avant d'oublier.

À moins que j'aie laissé mon journal dans la chambre voisine, avec le recueil et le dossier?

J'allais quitter la pièce lorsque les pleurs ont cessé et que les ressorts ont grincé.

Ma mère est venue se planter – ou enfin se tenir comme elle le pouvait – devant la porte entrouverte de la chambre de ma grand-mère.

«On va... On va te trouver de l'aide, OK?» a-t-elle réitéré.

«Ça va très bien. Je vois clair, maintenant. Je vois tout. Laisse-moi passer.»

«Ma belle...», a-t-elle encore proféré.

«Laisse-moi!» ai-je tonné en la poussant.

Elle est allée choir sur le lit, hors de mon champ de vision. De l'autre côté du monde. Et je ne la voyais plus, car elle n'existait plus.

À la place de ma mère, debout dans l'embrasure, se tenait la petite fille.

La petite fille de la fenêtre, son visage lunaire tourné vers moi.

Entre ses mains: mon carnet, mon précieux carnet.

J'ai fait mine d'avancer.

Elle a détalé.

Je l'ai suivie dehors, fouillant à tâtons dans ma poche pour en extraire mon téléphone: on n'y voyait rien sinon.

La lune ayant été avalée par le Serpent et on n'y voyait rien, non.

J'ai trébuché sur quelque chose de lourd, m'y heurtant le tibia.

C'était la bûche, la grosse bûche sur laquelle on posait une plus petite pour la fendre.

La fendre...

J'avais dû déloger la hache en tombant, car elle n'était plus plantée là.

Au moins avais-je récupéré mon téléphone.

Vite: allumer la lampe.

Vite: retrouver la trace de la petite fille.

Cela s'est révélé facile puisque, encore une fois, elle m'attendait, immobile en plein milieu de l'entrée de la cour, pâle et spectrale, oui.

Elle a brandi mon carnet; cet éclat malicieux dans l'œil...

Elle a repris sa course en même temps que je me suis relevée.

Comment faisait-elle pour courir si vite? Chaque fois que j'étais sur le point de la rattraper, sur le point de la toucher, elle reparaisait à deux mètres devant moi.

Je l'ai finalement rejointe sur la route secondaire. En balayant les environs avec le faisceau de ma lampe, je l'ai repérée près de...

Près de la voiture de Pierre Dutil?

Vide.

Où était-il allé se cacher? S'était-il mis en tête de nous espionner, ma mère et moi?

Ou juste ma mère?

Je me suis approchée de la voiture; de la petite fille, en fait. Anticipant ma manœuvre, elle a filé puis s'est évanouie dans la nature, dans la forêt.

Je l'ai imitée mais, passé l'orée des bois, je n'avais pas fait trois pas que je me suis empêtrée dans un entrelacs de branchages morts, chutant lourdement et échappant, ce faisant, mon téléphone.

Et par conséquent, ma source d'éclairage.

Chapitre 9

Un visage si familier

Mon appareil avait abouti au creux d'une dépression naturelle entourée de conifères aux silhouettes élancées et malingres, et dont les contours râpeux étaient sommairement découpés par la lueur blanc-bleuté en provenance de mon téléphone.

Je me suis avancée à quatre pattes pour le récupérer – je sentais la texture coussinée et humide de la mousse sous mes paumes ainsi que celle, piquante, des aiguilles.

J'ai étiré le bras, mais j'ai aussitôt stoppé mon mouvement en découvrant ce qui gisait au creux de la dépression avec mon appareil.

Inerte, le visage enfoncé dans la mousse non plus verte, mais brune car gorgée de sang, Pierre Dutil avait le dos lardé de profondes entailles, ses vêtements en charpie, certaines de ses vertèbres saillantes – la lumière de mon téléphone exacerba la blancheur de ses os cernés de rouge.

La hache était plantée dans son crâne près duquel était tombé mon téléphone.

Je suis restée tétanisée.

Comment une enfant avait-elle pu faire ça? Comment la petite fille avait-elle pu frapper avec autant de force?

Car ce ne pouvait être qu'elle.

C'était la seule explication.

La seule.

Ce n'était pas comme si, après avoir quitté Dutil, j'étais redescendue vers la maison, avais récupéré la hache et étais remontée

en attaquant le journaliste par surprise.

Je n'avais pas fait cela.

Non, je ne l'avais pas fait; ce n'était pas moi.

Pas moi.

Je voyais le fil des événements; je voyais les yeux de Dutil s'écarquiller en comprenant quel sort funeste l'attendait; je le voyais essayer de fuir à travers bois, comme dans un mauvais film d'horreur.

«Elle a porté bien des coups...»

Je voyais tout cela.

«Il en a reçu beaucoup.»

Mais ce n'était pas moi; on ne me consacrerait pas de comptine, à moi.

Je n'avais pas considéré son cadavre d'un œil détaché.

Je n'avais pas contemplé mes mains tachées de sang, mais plus le mien, sans comprendre.

Je ne les avais pas essuyées longuement, hagarde, en les frottant dans la mousse, au sol; des aiguilles ici aussi...

Je n'étais pas remonté jusqu'à la voiture du mort pour y récupérer le dossier, la boue sur ma chaussure droite à présent rougeâtre.

Je n'avais pas laissé de marques ensanglantées dans mon sillage. De la boue: ce n'était que de la boue, dans le couloir.

Si j'étais ensuite passée sous la douche, ce n'avait pas été afin de nettoyer le sang qui maculait encore mon visage et mes avant-bras et qui s'était incrusté sous mes ongles avec de la mousse et de la terre et...

Mes vêtements, pleins d'éclaboussures rougeâtres et jetés dans la laveuse...

Et j'avais cessé d'être menstruée d'un coup.

Une source de sang jaillit, une autre se tarit...

Entre mes cuisses, ne plus sentir que de l'eau, rien que de l'eau.

Je voyais tout cela, oui.

Mais ce n'était pas moi. Je ne pouvais pas avoir fait cela. Je ne le pouvais pas puisque Dutil était venu parler à ma mère, finalement; qu'il avait frappé et qu'elle avait ouvert, et que j'étais dans ma

chambre lorsqu'il était reparti.

Oui, il était venu. Finalement.

Il avait baisé ma mère, évidemment.

Elle l'avait nié, tout comme elle aurait sûrement nié l'avoir laissé me regarder, mais je savais ce qui s'était passé.

Je percevais, j'entendais, tout.

Y compris la fillette qui venait de reparaître à côté de moi.

À genoux, j'étais à sa hauteur.

Ses traits...

Familiers...

Si familiers...

Tenant fermement mon carnet, elle l'a ouvert devant mes yeux en faisant tourner les pages.

Les pages blanches.

Une succession de pages blanches.

Mes pensées, mes secrets; mes mots à l'encre bleue: envolés.

Comment allais-je pouvoir me souvenir?

Puis, la fillette a cessé de faire tourner les pages.

Graduellement, de fines gouttelettes se sont mises à suinter du papier blanc.

Des gouttelettes rouges.

Des coulisses de sang qui dégouлинаient de mon journal.

Mon journal, un amas sanguinolent informe.

Seules les mains rougies de la petite fille témoignaient encore de l'existence de mon carnet.

Mon précieux carnet.

Mains rougies: mains coupables.

Et moi j'ai... J'ai vu rouge aussi.

Je l'ai pourchassée entre les arbres, m'éraflant un bras, le visage. La résine collait à ma peau, s'emmêlait dans mes cheveux.

Je n'avais même pas pris la peine de ramasser mon téléphone.

J'ai pleuré, enfin je crois; il m'a semblé.

Lorsque j'ai retiré l'oreiller est apparu non pas le visage de la fillette, mais celui de ma mère.

J'aurais dû être surprise.

J'aurais dû.

J'aurais dû être atterrée.

J'aurai dû, oui.

Mais je ne l'ai pas été.

Une partie d'elle n'avait jamais réussi à s'échapper d'ici, avait-elle dit en arrivant.

Une partie d'elle: son enfance.

Son enfance était restée ici, prisonnière.

Et moi, je venais de la lui redonner: son enfance. J'avais fait cela, pour elle.

Je ne l'avais pas touchée et je ne l'avais pas abriée, mais j'avais fait cela pour elle.

Je l'avais libérée.

Parce que moi aussi, je lui avais pardonné.

J'ai replié la courtepointe sur ma mère, pour lui en faire un linceul.

Et je l'ai prise dans mes bras, doucement, et je l'ai soulevée, délicatement.

En sortant de la chambre de Louise, je suis tombée face à face avec Nicolas, qui se tenait dans le cadre de celle d'Isabelle-Marie. À moitié décapité, à moitié putréfié.

Il a paru surpris de me trouver là, puis vaguement mal à l'aise. Quoique dans la pénombre du couloir...

Puis je me suis vue sortant de ma propre chambre, à l'appartement en ville, entendant puis faisant face à un nouvel homme – un nouvel homme, chaque fois – qui s'éclipsait hors de la chambre de ma mère.

Un nouvel homme dont je n'arrivais pas à voir les traits, à cause de la pénombre.

Un homme, tous les hommes...

Un homme qui n'en était plus un.

Un homme qui n'était plus.

Car cet homme, ai-je compris en plongeant mes yeux dans les siens, c'était Nicolas.

Chaque fois.

Je suis sortie de la maison avec ma mère dans les bras – elle était si peu lourde, si peu. Je suis descendue jusqu'au lac, refaisant à l'aveuglette le même trajet qu'en fin d'après-midi.

La dernière fois qu'Isabelle-Marie avait effectué ce trajet-là, comme cela, c'était Nicolas qui la tenait dans ses bras.

À la différence que moi, je ne la remontais pas à la maison: je la ramenaïs au lac.

J'allais la lui rendre, la vierge d'antan, la vierge de dix-sept ans; la vierge du Léviathan.

Elle, la chair tendre.

Moi, le noyau empoisonné.

Sur la rive, seul le bruissement des arbres faisait barrage au silence.

Sans me déchausser, j'ai franchi l'étroite bande de sable et de galets et je me suis avancée dans l'eau froide de la mi-août.

La dénivellation était prononcée et j'en ai vite eu jusqu'à la taille.

J'ai alors relâché mon étreinte et j'ai déposé la dépouille de ma mère sur l'eau en la poussant légèrement, ô, si légèrement...

Et les vers de Tennyson me sont revenus.

«On entendit un chant, mélancolique, sacré / Chanté fort, chanté tout bas / Jusqu'à ce que son sang ne se glace, lentement / Et que ses yeux s'assombrissent totalement / Dirigés vers l'imposant Camelot / Et avant que le courant ne l'aménasse / À la première maison au bord de l'eau / Avec ce chant elle périt / La Dame de Shalott», ai-je murmuré.

J'ai pleuré encore une fois, enfin je crois.

C'est ce qu'il m'a semblé.

J'ai regagné la rive et suis allée m'adosser contre un gros rocher. Je grelottais un peu, mais ça me passerait.

J'aurais eu tant à écrire.

Tout.

Toutoutoutoutoutoutoutout...

Alors j'ai écrit dans ma tête. Ne l'avais-je pas toujours fait?

Cela n'avait plus d'importance.

Je me souvenais de presque tout, de presque tout: des vers de Tennyson, des petits chapeaux visqueux en forme de glands, de l'adolescent affligé d'un bec-de-lièvre, des deux bouteilles de vodka, des volutes de fumée, de l'absence de chant d'oiseaux, de la semence de Nicolas Jones, qui n'était pas mon père, pas vraiment.

Il n'avait été qu'un véhicule pour faciliter l'incarnation de mon véritable père: Misiginebig, le Grand Serpent, Léviathan.

En moi.

Incarné.

Je me souvenais aussi du texte sur le feuillet chiffonné.

Mais le Monstre n'était qu'assoupi...

Et lorsque l'homme trouva son lit...

Il Lui envoya une vierge.

Et en son sein Il enfanta sa descendance.

Et le Serpent qui avait avalé la lune avala ensuite le monde.

Vint le néant...

Puis le Commencement.

Et j'ai attendu, adossée contre la grosse pierre, adossée contre un monde qui touchait à sa fin.

Puis, elle est venue.

Je l'ai vue poindre à l'horizon, indistincte puis sublime, émouvante: l'heure mauve.

Épilogue

J'ai dix-sept ans.

Je m'avance sur le quai, pieds nus. Je regarde mon gros orteil et le suivant, palmés. Un indice de qui j'étais, de qui je suis.

Un indice, oui.

Sous l'épaisse chape de brume matinale, le lac est calme. La lumière mauve qui colore la ligne d'horizon sera bientôt gagnée par des tons orangés.

Le spectre de la nuit qui s'accroche encore au jour naissant...

Le froid qui tente encore d'entraîner le chaud vers le bas...

Vers moi.

Sans une hésitation, je détache mon regard du paysage vapoureux.

J'ai confiance.

Point de menace, dans ce panorama en dormance.

Tapi sous l'eau... quelque chose, oui.

Quelque chose d'enfoui.

Les neuf pendus – non, dix avec ma grand-mère – sont de retour sur la rive, là, derrière: je perçois distinctement leurs yeux qui se tournent de concert vers moi.

Tous, vers moi...

«Je suis revenue pour vous», leur dis-je, à eux, au lac, à mon Père.

Et je m'accroupis, et je balaie la fine pellicule d'ombre qui flotte

au-dessus de l'eau, tout au bout du quai.

Là, au bout du quai, tout au bout du quai, je me souviens enfin de tout.

De tout.

Point de sentiment de danger.

Point.

Ni peur ni effroi.

Penchée au-dessus des eaux noires...

Apercevoir mon reflet, et celui de ma mère et celui de la petite fille, qui n'en forment qu'un...

Penchée...

M'y laisser tomber.

Et je coule, et je m'abîme, âme lacustre.

L'eau anesthésiante...

Pénétrante...

Moi, corps déliquescent.

Je ne fais plus qu'un avec le lac, avec Misiginebig, avec mon Père, avec le Serpent: moi, le poison.

Je suis Léviathan.

Je suis le Néant.

Moi, l'horreur sans nom.

L'auteur tient à remercier pour leur aide...

François Julien, pour la donnée médico-légale et Robin Sirois,
pour le mot juste.

Table des matières

Du même auteur

Avant-propos

Dedicace

Prologue

Chapitre 1
Les hommes du couloir

Chapitre 2
Les neuf pendus

Chapitre 3
Murmures et curiosité

Chapitre 4
La naissance des couleuvres

Chapitre 5
Frémissements

Chapitre 6
Ses vêtements, ses cendres

Chapitre 7
La vierge du Léviathan

Chapitre 8
À présent femme

Chapitre 9
Un visage si familier

Épilogue

Remerciements

Landmarks

Couverture

Title Page

Page de Copyright

Dedication

Part

Prologue

Part

Chapter

Chapter

Chapter

Part

Chapter

Chapter

Chapter

Part

Chapter

Chapter

Chapter

Epilogue

Acknowledgments

Table of Contents

Body Matter